



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Crus
665
8.5

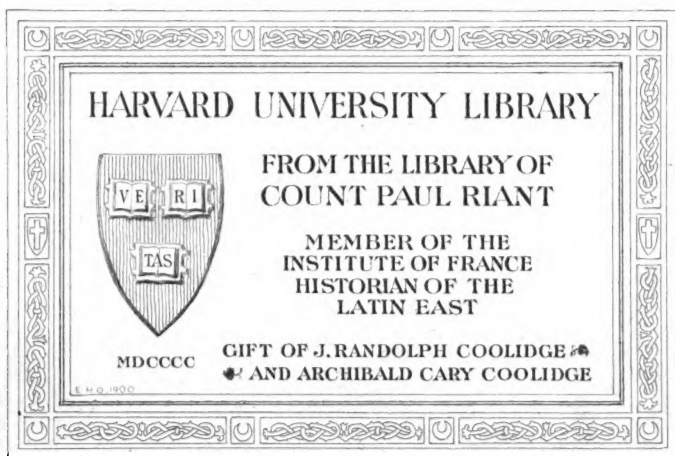
WIDENER LIBRARY



HX 6YHJ /

*Bibliothèque
de la Société des Sciences*

us 665,8,5



•

P R O C È S
DES TEMPLIERS.

PROCÈS
ET
CONDAMNATION
DES TEMPLIERS,

*D'APRÈS les Pièces originales et les
Manuscrits du tems ;*

SERVANT D'INTRODUCTION
A LA TRAGÉDIE DES TEMPLIERS;

PAR M. RAYNOUARD.

[Noël Laurent Pissot ?]



A PARIS ,
CHEZ GERVAIS ET MAISON, IMP.-LIBRAIRES,
RUE DU CHAUME, N^o. 10.

AN XIII. — 1805.

Crus 665.3.5

Harvard College Library
Eliot Collection
Gift of J. Randolph Coolidge
and Archibald Cary Coolidge

May 7, 1900.

~~~~~  
**AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR,**

Je n'ai point la présomption de me dire auteur de cet ouvrage; je l'ai rédigé d'après les autorités les plus recommandables. Je me suis principalement occupé à donner à la Procédure des Chevaliers du Temple, une marche suivie que l'on ne trouve dans aucun des historiens qui ont parlé de l'Ordre des Templiers. Le but que je me suis proposé a été de présenter fidèlement les faits qui ont fourni à *M. Raynouard* le sujet de sa tragédie, à laquelle le public a rendu la justice la plus honorable. Quoique mon travail ait exigé beaucoup de recherches, je ne le regarderai pas comme inutile, s'il est accueilli favorablement.

P I S S O T.

---

**EXTRAIT DU DÉCRET**  
*Concernant les contrefacteurs et les débitans  
d'éditions contrefaites.*

Du 19 juillet 1793.

**ART. IV.** Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Edition originale.

**V.** Tout débitant d'Edition contrefaite, s'il n'est pas reconnu Contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cens exemplaires de l'Edition originale.

*Deux exemplaires de cet Ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque nationale. Les lois nous garantissant la propriété exclusive, nous traduirons devant les Tribunaux les Contrefacteurs, Distributeurs ou Débitans d'Editions contrefaites.*

**MAISON ET GERVAIS.**

---

*Nouveautés qui se trouvent à la même adresse :*

URSULE, ou la Victime de la Superstition, 2 vol.  
in-12 . . . . . 3 francs.

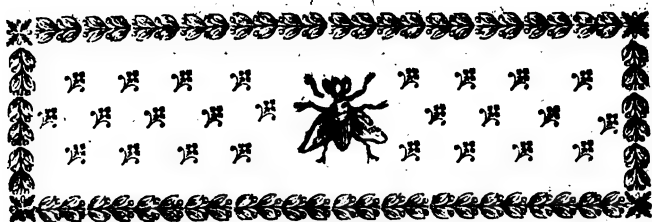
ROZAINVILLE, ou le Divorce Inutile ,  
3 vol. in-12. . . . . 5

CHARLES, ou l'Honnête Homme, 5 vol  
in-12 . . . . . 9

*Sous Presse :*

BENNO-D'ELZEMBOURG, ou la Succession de  
Toscane, 4 vol. in-12.

LA DOUBLE URSULINE, deux vol. in-12.



# PRO C È S

R T

## CON D A M N A T I O N DES TEMPLIERS,

D'APRES LES PIÈCES ORIGINALES

ET MANUSCRITS DU TEMS.

---

*Histoire de l'Ordre des Templiers.*

**T**ous les historiens tombent d'accord que l'Ordre des Templiers prit naissance à Jérusalem, l'an 1118, par la piété de Hugues, de Payens, de Geoffroi de Saint-Omer, et de sept autres gentils-hommes français dont les noms sont inconnus, qui établirent entre eux une société pour défendre les pèlerins de la cruauté et barbarie des infidèles, et tenir les chemins de



la Terre-Sainte nets de toutes mauvaises rencontres pour ceux qui entreprenaient les voyages qui se trouvaient alors en quantité, de toutes sortes d'âges et de qualités. Et afin que rien ne les empêchât d'employer toute leur vie à ces œuvres de charité, ils jugèrent qu'il était plus à propos de s'y obliger par des vœux : c'est pourquoi ils allèrent trouver le Patriarche de Jérusalem, qui approuvant leur dessein, reçut les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, qu'ils firent entre ses mains, se consacrant ainsi au service de Dieu et du prochain.

Baudouin II, Roi de Jérusalem, voyant le zèle de ces neuf confrères, leur donna, pour quelque temps seulement, une maison proche du Temple de Salomon, d'où ils portèrent le nom de *Templiers* ou *Chevaliers de la Milice du Temple*, et les Chanoines du Temple leur accordèrent fort librement une place qu'ils avaient près le Palais à certaines conditions. En cette première simplicité, ils ne vivaient que d'aumônes; le Roi de Jérusalem, le Patriarche, les Prélats et les Grands leur donnèrent quelques biens, les uns à temps, les autres à perpétuité.

Pendant les premières années de leur établissement, ces neuf premiers confrères ne reçurent personne dans leur Société, qui ne s'augmenta qu'après la tenue du Concile qui fut célébré à Troies, l'an 1128, où présidait l'Evêque d'Albano, de la part du Pape Honorius II, auquel

quel étaient les Archevêques de Rheims et de Sens, et leurs suffragans ; avec eux aussi étaient les abbés de Cîteaux, de Clairvaux qui était S. Bernard, de Pontigny et autres. Hugues de Payens et cinq de ses confrères s'y trouvèrent, et demandèrent une Règle, afin que, vivant en société, ils pussent avoir les mêmes observances et les mêmes usages.

Cette demande paraissant juste aux Pères du Concile, elle leur fut accordée ; et S. Bernard, abbé de Clairvaux, fut chargé de ce soin, dont il s'acquitta avec beaucoup de prudence et de piété, leur donnant une Règle conforme à leur profession et à l'esprit de leur institut, laquelle fut approuvée par le Patriarche de Jérusalem, et confirmée par le souverain Pontife.

L'on trouve dans Mennenius, et dans quelques autres historiens, la Règle que l'on prétend avoir été composée par S. Bernard pour ces Chevaliers : mais M. du Pui prétend qu'elle n'est point venue jusqu'à nous, et que cette Règle, que nous avons, est plutôt l'abregé de la Règle, que la Règle entière : en effet il n'y est point parlé du serment que devait faire les Maîtres particuliers de cet Ordre après leur élection, comme nous le voyons par un manuscrit de l'abbaye d'Alcobaza en Portugal, où l'on trouve le serment que devait faire le Maître du Temple en ce royaume, conformément à la Règle que S. Bernard leur avait donnée

Voici la formule de ce serment , rapportée par Chrysostôme Henriquez , dans le recueil qu'il a fait des règles et constitutions des différens ordres religieux et militaires soumis à celui de Clteaux , et qui se trouve aussi dans Manriquez , Britto et autres historiens de cet Ordre.

Ego N. miles de ordine Templi , et noviter electus in magistrum equitum qui sunt in Portugallia , promitto Domino meo Jesu-Christo et vicario ejus romano pontifici N. , et ejus successoribus legitimè inrantibus , perpetuam obedientiam , et fidem servandam in perpetuum. Juroque me verbis , armis , viribus et vitâ defensurum mysteria fidei , sacramenta septem , quatuordecim fidei articulos , symbolum fidei , tam apostolorum quam Sancti-Athanasii , libros tam veteris quam novi testamenti , cum expositionibus SS. Patrum ab ecclesia receptis ; unitatem deitatis et pluralitatem personarum in divina trinitate , perpetuam virginitatem , ante partum in partu et post partum virginis Mariæ , filiæ Joachim et Annæ , ex tribu Juda , et stirpe regis David.

« Je N. , Chevalier de l'Ordre du Temple , et  
 » nouvellement élu Maître des Chevaliers qui  
 » sont en Portugal , promets à Jésus-Christ ,  
 » mon Seigneur , et à son Vicaire N. le  
 » souverain Pontife , et à ses successeurs ,  
 » obéissance et fidélité perpétuelle ; et je jure  
 » que je ne défendrai pas seulement de parole ,  
 » mais encore par la force des armes et de la  
 » vie , les Mystères de la Foi , les sept Sacremens ,  
 » les quatorze articles de Foi , le Simbôle de la

» Foi et celui de saint Athanase , les livres tant  
 » de l'ancien que du nouveau Testament , avec  
 » les commentaires des SS. Pères qui ont été  
 » reçus par l'Eglise, l'unité d'un Dieu , la plu-  
 » ralité des personnes de la Sainte-Trinité : que  
 » Marie, fille de Joachim et d'Anne de la Tribu  
 » de Juda et de la race de David , est toujours  
 » demeurée Vierge , avant l'enfantement , pen-  
 » dant l'enfantement et après l'enfantement. »

*Denique promitto submissionem generali magistro or-  
 dinis et obedientiam , secundum statuta S. patris nostri  
 Bernardi.*

« Je promets aussi d'être soumis et obéissant  
 » au Maître-général de l'Ordre, selon les Statuts  
 » qui nous ont été preserits par notre père saint  
 » Bernard. »

*Ad bella ultramarina proficiscar , quoties opus fuerit.  
 Contra reges et principes infideles præstabo omne subsi-  
 dium ; absque armis et equo numquam ero. A tribus ini-  
 micis ( si infideles fuerint ) licet solus , non fugiam. Bona  
 ordinis non vendam , nec alienabo ; nec consentiam alie-  
 nari nec vendi ab aliquo : castitatem perpetuam servabo.*

« Que toutes les fois qu'il sera besoin , je  
 » passerai les mers pour aller combattre ; que  
 » je donnerai secours contre les rois et les  
 » princes infidèles ; que je ne serai jamais sans  
 » armes et cheval ; qu'en présence de trois ennemis  
 » je ne fuirai point et leur tiendrai tête, s'ils sont  
 » aussi infidèles ; que je ne vendrai point les

» biens de l'Ordre , ni ne consentirai qu'ils  
 » soient vendus ou aliénés ; que je garderai  
 » perpétuellement la chasteté. »

*Regibus Portugalliæ fidelis ero: Civitates et munitiones ordinis non tradam suis inimicis. Religiosis personis, verbis, armis et bonis operibus auxilium non denegabo; præcipue monachis Cisterciensibus, et eorum abbatibus, tanquam fratribus et sociis nostris.*

» Que je serai fidèle au roi de Portugal ; que  
 » je ne livrerai point aux ennemis les Villes  
 » et les Places appartenant à l'Ordre , et que  
 » je ne refuserai point aux personnes religieuses,  
 » principalement aux Religieux de Cîteaux et à  
 » leurs abbés , comme étant nos frères et nos  
 » compagnons , aucun secours , soit par  
 » paroles , par bonnes-œuvres , et même par  
 » les armes ».

*In cujus Testimonium , sponte mea juro , me ista omnia servaturum ; sic Deus me adjuvet , et ista sancta evangelia.*

« En foi de quoi , de ma propre volonté , je  
 » jure que j'observerai toutes ces choses. Dieu  
 » me soit en aide et ses saints Evangiles. »

Les Chevaliers Templiers , après avoir reçu leur règle , prirent un habit blanc , tel qu'il leur avait été prescrit par le concile de Troyes ,

et le pape Engène III , l'an 1146, leur fit porter une croix rouge sur leurs manteaux. Ils devaient tous les jours entendre l'office divin , ne manger de la viande que trois fois la semaine , n'avoir chacun que trois chevaux , et ne point aller à la chasse , même à celle de l'oiseau. Leur habillement , ainsi que celui des autres religieux , ne différait de celui des laïques que par la couleur : il était long et traînant jusqu'à terre , avec une ceinture qui servait à le relever , lorsqu'on marchait en campagne ; l'habit court n'était que pour les paysans et le petit peuple. Ils avaient aussi une espèce de chaperon ou de capuce : on ne connaissait point alors l'usage des chapeaux.

Le nombre des Chevaliers s'augmenta ensuite de telle sorte , que Guillaume de Tyr écrit que de son tems il y avait dans la maison du Temple , à Jérusalem , plus de trois cents chevaliers , sans y comprendre les frères servans qui étaient sans nombre ; que leurs biens , tant en Orient qu'en Occident , étaient immenses ; qu'il n'y avait aucun lieu , dans la chrétienté , où ils n'en eussent , et qu'ils allaient de pair avec les rois pour les richesses , etc.

Les Templiers firent une infinité de belles actions sous les rois de Jérusalem ; et quoiqu'en 1291 , ils eussent été chassés avec les autres nations chrétiennes du royaume de Jérusalem , leur réputation n'en avait pas souffert , parce qu'il étoit évident qu'on ne pouvait leur impu-

ter ce malheur. Leur bravoure était renommée ; et l'on disait communément qu'un seul chevalier du Temple suffisait pour combattre et pour vaincre dix Sarrazins.

Leurs richesses égalaient leur valeur, elles étaient immenses. Les rois les avaient comblés de biens, convaincus de leur utilité, et les regardant comme le boulevard de la chrétienté. Mathieu Pâris assure qu'ils possédaient plus de neuf mille commanderies, presque toutes dans les royaumes de l'Europe ; car les chrétiens n'avaient plus en Asie que les royaumes de Chypre et de la petite Arménie. Les infidèles avaient englouti les petits états que les croisés y avaient établis. De ces neuf mille commanderies, il y en avait deux mille en France. Ce royaume avait été comme le berceau de l'ordre, non-seulement parce que la nation l'avait fondé ; mais encore parce que la libéralité des rois s'était répandue avec profusion sur les premiers chevaliers, presque tous Français. C'était une chose admirable que la richesse de leurs bâtimens, la magnificence de leurs églises, la pompe et la régularité observée dans le service divin.

Le Grand Maître avait le rang de prince. Il s'intitulait *par la grace de Dieu* : il avait une cour nombreuse et belle comme celle des souverains. Deux commandeurs étaient toujours auprès de lui, comme ses assistans ; il réglait avec eux les affaires de l'ordre, et distribuait



les commanderies vacantes. Le grand maréchal était comme son lieutenant-général pour les affaires de la guerre. Dans chaque royaume il y avait le visiteur général, les grands prieurs et ensuite les commandeurs.

On comptait en France trois grands prieurés, celui de France, celui de Normandie, et celui d'Aquitaine.

Le grand prieur de France résidait à Paris dans un palais superbe, qu'on appelait, comme on l'appelle encore aujourd'hui, *le Temple*.

Les grands talens et les qualités brillantes de ces chevaliers étaient balancés, peut-être même surpassés par des grands vices. Ils avoient un orgueil insupportable, une insatiable avidité, et ils vivaient dans un luxe prodigieux. Leur avidité leur faisait amasser des richesses très-souvent avec injustice : enfin leur opulence les avait conduits aux délices, aux voluptés qui en sont la suite, à la débauche même. Ils avoient une table somptueuse, et s'adonnaient sans réserve à la boisson. Le proverbe ancien, et qui dure encore après tant de tems, *boire comme un Templier*, fait voir qu'elle était leur réputation sur ce dernier article. Ils ne reconnoissaient de supérieur que leur Grand-Maitre, qui n'étant pas plus réglé que les autres, ne songeait guère à les réformer.

Les biens immenses qu'ils possédaient les rendirent si superbes, que non seulement ils

refusèrent de se soumettre au patriarche de Jérusalem, mais qu'ils osèrent même s'élever au-dessus des têtes couronnées, leur faire la guerre, et piller indifféremment les terres des chrétiens et des infidèles. Ils usèrent même d'une grande perfidie contre l'empereur Frédéric II. Ce prince était allé en terre sainte, dans l'intention de combattre contre les infidèles.

Il communiqua son dessein à quelques Templiers, qui, oubliant tous les sentimens du christianisme, et sacrifiant les intérêts de Dieu à leur ambition et à leur jalousie, en donnèrent avis au soudan de Babylone, lui indiquant les moyens de le surprendre. Le soudan, tout infidèle qu'il était, détesta tellement cette perfidie, qu'il en avertit l'empereur, qui, autant étonné de l'indigné procédé de ces chevaliers, que charmé de la générosité du soudan, se trouva obligé, soit par reconnaissance, soit par nécessité, de faire avec lui une étroite alliance. En sorte que l'espérance que l'on avait conçue de son expédition s'évanouit, au grand regret de toute la chrétienté.

Ces chevaliers ayant eu différent avec le prince d'Antioche, armèrent sept galères contre lui, lui firent la guerre trois ans entiers, et auraient continué, si le Grand Maître de l'Hôpital n'eut terminé leur différent. Ils achetèrent de Richard, roi d'Angleterre, l'île de Chypre, moyennant trente-cinq mille marcs d'argent ;  
mais

mais ils n'en jouirent pas long-tems. Car cette acquisition , jointe aux autres richesses et aux terres qu'ils possédaient , leur ayant fait oublier ce qu'ils devaient à Dieu et au prochain, ils s'adonnèrent à toutes sortes de vices.

Leur avarice était si grande, qu'aimant mieux gagner de l'argent que des âmes à J. C. ils refusèrent les offres qui leur furent faites de la part du Vieux de la Montagne, prince des Assassiniens et de ses peuples , qui , quoique redoutables par leur courage et leur valeur , ayant été forcés à demander la paix à ces mêmes Templiers , à condition qu'ils leur payeraient un tribut annuel, demandaient à se faire chrétiens , afin que d'ennemis qu'ils étaient auparavant , ils fussent regardés comme amis et comme frères , et ainsi être déchargés de ce tribut.

Toutes les histoires sont pleines des trahisons qu'ils faisaient aux princes chrétiens de concert avec les infidèles , des brigandages qu'ils exerçaient contre les peuples qu'ils devaient protéger par leur institut , des scandales qu'ils causaient jusque dans un pays où le désordre était porté à l'excès.

Ils étaient redoutés de tous les souverains qui n'osaient même se retenir des injures qu'ils recevaient ; leur audace ou leur imprudence les porta à ne pas ménager le roi de France , dont le caractère n'était pas de souffrir impunément les outrages. La guerre où Philippe IV , sur-

nommé le Bel, s'était engagée avec les Flamands, l'avait obligé de mettre sur son peuple de nouveaux impôts, qui l'en avait fait moins aimer, mais que la crainte avait fait supporter presque sans murmure.

Les différens de ce prince avec le pape Boniface VIII, signalèrent son courage et sa fermeté ; les choses y furent portées de part et d'autre aux plus grands excès, et la violence aussi bien que le bon droit firent triompher le roi de ce pontife injuste et implacable. Le pape ne manquait pas de partisans, entre lesquels les chevaliers du Temple se distinguèrent assez imprudemment ; à la vérité l'ordre, relevant du Saint-Siège, étant sous sa protection et dans sa dépendance, et ayant sans cesse des grâces à en obtenir, il n'était pas naturel qu'ils imitassent le Clergé de France, qui s'était déclaré hautement pour son roi ; au lieu que l'ordre, étant répandu dans tous les Etats de l'Europe, les chevaliers devaient plus ménager le souverain pontife ; mais il ne fallait pas qu'ils se déclarassent ouvertement pour lui, sans observer cette politique ; non seulement ils parurent dans ses intérêts, ils lui fournirent encore de l'argent ; et l'un d'entr'eux, qui était trésorier de l'épargne, avança, de sa caisse, au pape une somme considérable.

Tout cela se fit en secret ; mais tout transpire à la cour d'un roi habile, vigilant et défiant.

Philippe en fut informé : irrité au dernier point, il chercha les occasions de s'en venger. Il s'en présenta bientôt une, où il passa peut-être au-delà des bornes de la justice.

Le pape Boniface étant mort, et selon les conjectures de l'affront que lui avaient fait Colone et Nogaret, serviteurs du roi, il eut pour successeur Benoît XI, qui, n'entrant point dans les projets chimériques de son prédécesseur, ne pensa qu'à rétablir l'intelligence entre la France et le Saint-Siège, en accordant au roi une décime sur les biens ecclésiastiques de son royaume. Selon les privilèges de l'ordre des Templiers, ils étaient exempts de cette imposition ; le roi commença à donner des marques de son ressentiment contre eux, en faisant comprendre dans les rôles toutes leurs commanderies. Ils firent envain leurs représentations, leurs fermiers furent obligés de payer. Tout l'ordre en fut troublé et scandalisé, et il en conserva dans le cœur une haine secrète contre le roi, d'autant plus violente qu'il la fallut étouffer.

L'occasion se présenta bientôt de faire connaître l'indisposition où ils étaient contre le roi, et leur mauvaise volonté. Quoiqu'en France, tout l'ordre partageât ces sentimens, ce ne fut qu'à Paris qu'ils éclatèrent avec autant de témérité que peu de conduite.

Les finances du roi étant épuisées, à cause de la grande dépense qu'il lui avait fallu faire.

pour la guerre de Flandres, il eut recours à un moyen qui, pour les peuples, est toujours suivi d'un désavantage très-difficile à réparer. Ce fut une refonte d'espèces qui commence toujours par une diminution, et finit par une augmentation au profit du prince sur les nouvelles espèces, d'un poids et d'un titre inférieurs aux anciennes.

Le peuple, sur qui toute la perte tombait, se plaignit hautement, et refusait de porter son argent à la monnaie. Les Templiers en furent encore plus indignés et plus irrités. Ils avaient de grandes sommes, étant les plus riches particuliers de la France; leur avarice leur fit regarder cet événement comme un des plus grands malheurs qui leur pût arriver. Ils parlèrent insolemment; le peuple s'attroupa, et ils jetèrent, dans la foule, des paroles offensantes contre le prince: elles enhardirent la populace qui courut aux armes, et voulut par la violence empêcher l'exécution de l'édit.

On ne dit pas que les Chevaliers se soient réunis précisément à cette émeute; le roi la leur imputa, et déjà mécontent qu'ils se fussent déclarés contre lui, en faveur du pape Boniface, et qu'ils eussent aidé ce pontife de leur trésor, il conçut contre tout l'ordre une haine mortelle, et chercha les occasions de le mortifier et de l'humilier.

Les preuves lui manquaient; car c'était en

secret que le feu pape avait été secouru ; mais un prétexte plus grave lui fut bientôt fourni par une aventure extraordinaire.

Il reçut une lettre du gouverneur d'un château de Languedoc, situé auprès de Béziers : ce gouverneur lui mandait qu'un bourgeois de Béziers, nommé Squin de Florian, condamné à mort pour un crime capital, avait demandé à parler à sa majesté, assurant qu'il avait un secret d'une telle importance, qu'elle ne voudrait pas l'ignorer pour la meilleure de ses provinces, secret qu'il ne voulait révéler qu'à elle seule. Le gouverneur mandait que sur cela, il avait fait surseoir à l'exécution, et qu'il attendait ses ordres.

Le roi manda qu'on lui envoyât cet homme bien lié. Il arriva à Paris, et fut amené au prince. Squin de Florian se jeta à ses pieds, et lui demanda la vie ; le roi la lui promit, et même récompense, si l'avis était de l'importance qu'il prétendait.

Alors Squin de Florian lui raconta, qu'ayant été condamné à mort avec un Templier apostat, ils s'étaient trouvés l'un et l'autre dans la même prison, et que ne pouvant se confesser, l'usage n'étant pas alors d'administrer aux criminels le sacrement de pénitence, ils s'étaient, comme cela se pratiquait dans pareille occasion, confessés l'un à l'autre ; que dans sa confession, le Templier lui avait déclaré des abominations qui se commettaient à la réception des Chevaliers, si



terribles et si exécrables, qu'il avait cru de l'intérêt du roi d'en être informé ; que ces Chevaliers ne croyaient point de Dieu, renonçaient à Jésus-Christ, et se permettaient la sodomie, etc, etc. ( a ).

Dans le même tems, un Templier, prieur de Montfaucon dans le Toulousain, et un Florentin, nommé Noffodéi, deux scélérats arrêtés pour crimes, concertèrent dans l'obscurité de leur cachot l'accusation de tout l'ordre, dans l'espérance d'obtenir leur grâce du roi, qu'ils savaient fort indisposé contre les Chevaliers. Ils firent dire à ce prince que, s'il voulait leur pardonner, ils lui déclareraient plusieurs circonstances secrètes de l'ordre des Templiers, qui, jusqu'à présent, avaient été ensevelies dans un profond secret. Le roi, avide d'en être instruit, leur promit leur grâce, et les fit venir en sa présence : il ordonna qu'ils fussent entendus et examinés juridiquement. Alors ces deux apostats firent, contre tout l'ordre, une dénonciation en forme, et l'accusèrent de tous les crimes contenus dans la déposition de Squin de Florian ( b ).

Le roi frémit de tant d'horreurs, et ne pouvait les croire ; mais soit curiosité, soit haine contre les Templiers, ou zèle de la justice, il ne crut

---

( a ) Le détail de ces crimes se trouve dans le procès ci-après.

( b ) Voyez le procès ci-après.

pas devoir négliger un avis si important , et résolut d'éclaircir ce terrible mystère. La chose intéressait toute la chrétienté ; il en parla au pape Clément V , à Lyon , lors de son couronnement , l'an 1306 , et depuis à Poitiers ( au mois de mai 1307 ) où tous les deux s'étaient rendus pour traiter de cette grande affaire. Mais il ne paraît pas que Clément eût encore pris d'autre parti que celui d'une information secrète : il fut même long-tems à se décider pour une poursuite ouverte. On voit une bulle postérieure à cette entrevue , datée du vingt-quatre août 1307 , par laquelle il témoigne que tout ce qu'on impute aux Templiers , lui paraît incroyable , impossible ; que les principaux de l'ordre , informés de la dénonciation , demandent justice contre les délateurs , si l'accusation est mal fondée , et se soumettent aux plus rigoureuses peines , s'ils sont trouvés coupables ; qu'en conséquence , il va ordonner d'informer juridiquement pour la satisfaction du monarque , et qu'il le prie de lui envoyer tout ce qu'il a pu ramasser de preuves à cet égard. Philippe était vif , impatient ; tant de lenteur le désespérait. Tout-à-coup , par un ordre secret , qui fut exécuté le vendredi treize octobre 1307 , on vit arrêter , en un seul jour , le Grand-Maitre et tous les Templiers qui se trouvèrent à Paris , et dans les différentes provinces du royaume. Aussitôt le monarque s'empara du Temple , y alla loger , y mit sou

trésor , et les chartres de France. On saisit en même-tems tous leurs biens, qui furent mis en la main du roi. Mais de peur qu'on ne le soupçonnât de n'agir que par passion, Nogaret eut ordre d'assembler les chanoines de Notre-Dame de Paris, avec tous les docteurs de l'Université, pour leur faire part des raisons qui avaient déterminé le conseil à s'assurer de ces malheureux Chevaliers ; et deux jours après, on publia à son de trompe , que le Clergé et le peuple des églises paroissiales, eussent à se trouver dans le jardin du Palais-Royal, pour y entendre la lecture des abominations dont on les accusait. Elles firent horreur à la populace, elles parurent aux gens sensés plus ridicules que croyables.

Philippe eut bien voulu faire instruire leur procès par ses officiers ; mais l'Université, qu'il consulta, lui répondit que le juge séculier ne peut connaître de l'hérésie, si l'Eglise ne l'en requiert ; que des gentilshommes, qui font vœu de chasteté et d'obéissance, dans un ordre approuvé par le Saint-Siège, sont censés de véritables religieux, par conséquent exempts de la juridiction laïque ; que, par rapport à leurs biens, ils doivent être conservés, pour être employés conformément à l'intention de ceux qui les ont donnés. Le roi, sur cette décision, commit son confesseur, Guillaume de Paris, dominicain, inquisiteur de la foi, pour interroger les prisonniers, en présence de plusieurs témoins

témoins choisis parmi la noblesse. Le moine s'acquitta de sa commission avec tout le zèle que son pénitent pouvait désirer. Guillaume de Nogaret , si fameux alors par la hardiesse de ses entreprises contre Boniface , conduisait avec lui cette terrible affaire.

La prison du Grand-Maitre et de tous les Templiers causa une surprise générale dans toute la chrétienté. Le pape surtout ne l'apprit qu'avec indignation , et regarda la procédure de l'inquisiteur comme une entreprise sur son autorité. Dans la première chaleur de son ressentiment , il suspendit les pouvoirs de Guillaume de Paris , interdit aux évêques de France la connaissance de cette affaire qu'il se réserva. Il écrivit en même temps au roi , pour se plaindre qu'il eut fait emprisonner des religieux qui ne relevaient que du saint siège , il lui marquait , par une lettre assez vive ( datée du 27 octobre 1307 ) qu'il lui envoyait les cardinaux Bérenger de Frédole , et Etienne de Susy , et que son intention était qu'il leur remit incessamment les personnes et les biens des Templiers.

Le monarque, irrité des obstacles qu'on opposait à ses volontés, répondit avec fierté, qu'il n'avait rien fait que sur le réquisitoire de l'inquisiteur , officier de la cour de Rome ; que la suspension des pouvoirs de ce religieux , et de ceux des évêques , juges nés en matière de

D

doctrine , était fort préjudiciable à la religion ; que les Templiers ne manqueraient pas de s'en prévaloir ; que déjà ils commençaient à varier dans leur dépositions ; qu'ils se flattaient même de trouver de l'appui à sa cour ; qu'il était honteux , dans un pontife romain de faire paraître tant de lenteur à seconder un prince dans une si juste poursuite ; que Dieu déteste les âmes tièdes ; que c'est en quelque façon approuver le crime , que de ne pas le punir promptement ; que bien loin d'interdire aux prélats les fonctions essentielles de leur dignité , il devrait au contraire exciter leur zèle pour l'extirpation d'un ordre si corrompu ; qu'après tout , les évêques sont appelés avec lui pour partager les soins de l'église de Dieu ; qu'on leur ferait une cruelle injustice , si on leur défendait l'exercice d'un ministère qu'ils ont reçu immédiatement de Jésus-Christ ; qu'ils n'ont point mérités un traitement si injuste ; qu'ils ne le souffriraient point ; que lui-même ne pourrait le dissimuler , sans violer le serment qu'il a fait à son sacre ; que ce serait un très-grand péché de manquer d'égard pour ceux à qui le Seigneur a dit : Celui qui vous méprise me méprise. Quel est donc , père Saint , continue ce prince , le sacrilège assez téméraire pour vous conseiller de mépriser ces prélats , ou plutôt Jésus-Christ qui les a envoyés ? Il finit une lettre si vive par des maximes et des expressions encore plus dures : il prétend

que le pape est sujet aux lois de ceux qui l'ont précédé, et qu'il peut se trouver compris, *par le seul fait*, dans le canon d'une sentence prononcée sur une matière de foi. Cependant pour convaincre l'univers que l'intérêt n'était point l'âme de ses démarches, il consentit que la personne et les biens des Templiers fussent remis aux ministres de Rome : ce qui fut aussitôt exécuté, quoiqu'ils fussent toujours gardés par les sujets du roi.

Ce prince avait convoqué les états de son royaume à Tours pour le premier mois d'après Pâques, c'est-à-dire, pour le mois de mai 1308. L'assemblée fut très-nombreuse. Le monarque y présida en personne, et son chancelier exposa de sa part toutes les preuves qu'on avait recueillies contre les Templiers. De-là il se rendit à Poitiers où il eut avec le pape une seconde entrevue; le résultat de cette conférence fut :

- « Que les chevaliers seraient gardés sous l'auto-
- » rité du roi, au nom du pape, des prélats,
- » et de l'église; que les deux puissances s'en-
- » gageraient par lettres, si l'ordre est aboli, à
- » employer leurs biens pour le service de la
- » terre sainte; que les revenus qui en provien-
- » draient ne seraient point divertis à d'autre usage;
- « qu'on les mettrait en séquestre, et que le
- » monarque les ferait conduire sûrement
- » hors du royaume; qu'ils seraient administrés
- » par de fidèles gardiens que le pontife choi-

» sirait lui-même ; ce qui n'empêchait pas  
 » que le roi ne pût présenter quelques sujets  
 » qu'on s'obligeait d'agréer. » On compte en  
 effet , parmi ces administrateurs , deux valets-  
 de-chambre du prince, Guillaume Pidone et  
 René Bourdon : ce qui fait voir qu'en tout cela  
 il n'y eut de changement que dans le style et dans  
 la forme. Philippe néanmoins sut faire valoir ce  
 léger sacrifice , et pour retour , exigea que le  
 saint père levât la suspension qu'il avait fait des  
 pouvoirs de son confesseur , et que ce moine  
 chéri pût continuer d'assister au procès des  
 Templiers. *Bien que ce ne soit contre mon*  
*autorité* , dit Clément , *je permets , puisque le*  
*roi le veut , que l'inquisiteur procède avec les*  
*ordinaires*. Mais il y met une condition , c'est  
 que chaque évêque ne pourra examiner que les  
 Templiers particuliers de son diocèse ; que ces  
 religieux ne seront même jugés que par des  
 métropolitains et dans un concile de chaque  
 province ; qu'aucun de ces prélats ne prendra  
 connaissance de l'état général de tout l'ordre  
 ni de ce qui concerne la personne du Grand  
 Maître et des principaux officiers, dont il se  
 réserve l'examen et le jugement.

Ainsi fut assoupie une querelle d'autant plus  
 dangereuse , qu'elle était excitée par la jalousie  
 de l'autorité. Aussitôt on vit paraître plusieurs  
 bulles qui règlent , et la forme qu'il faut gar-  
 der dans le jugement des Templiers , et la ma-



nière dont leurs biens devaient être administrés. Les unes envoyées aux archevêques, aux évêques, et aux inquisiteurs du royaume, leur permettent de procéder contre les chevaliers, mais aux conditions prescrites dans le traité conclu à Poitiers, le 5 juillet 1308; leur enjoignant, par une bulle du 12 juillet 1308, de commettre, chacun dans son diocèse, des gens fidèles, pour recevoir les revenus de l'ordre; leur ordonne, par une bulle du 13 juillet 1308, de s'associer dans l'examen de cette affaire, deux chanoines de leur église, deux frères prêcheurs, deux frères mineurs. Les autres adressées au roi, sont des répétitions de ce qui était connu; que les biens des Templiers ne seront employés qu'au recouvrement de la terre sainte; qu'on n'en pourra détourner la moindre partie à d'autres usages ( bulle du 9 juillet 1308 ); qu'il a nommés des personnes intègres pour les gérer; que le monarque en peut nommer de son côté, à charge d'en rendre un bon et fidèle compte; que l'argent reçu par les administrateurs, sera envoyé en un lieu sûr hors de la France, sous la protection du prince, pour être employé selon que le saint siège en ordonnera ( bulle du 9 Juillet 1308 ); que ceux qui retiennent meubles ou immeubles appartenans à l'ordre, seront frappés de tous les anathèmes de l'église ( bulle du 13 août 1308 ); que le roi enverra au saint père vingt double

des lettres qu'il a données à Poitiers , pour obliger ses sujets à restituer ce qu'ils ont usurpé sur ces religieux militaires , ( bulle du 27 décembre 1308 ). Tant de précautions décèlent quelque soupçon de la part du pontife , que dans le procès intenté contre les Templiers , on en voulait autant à leur grands biens , qu'aux déréglemens de leurs mœurs.

Il était difficile qu'un prince jaloux de ces droits , ne crut pas son autorité blessée par mille expressions échappées dans toutes ces bulles ; plus difficile encore , qu'il n'en témoignât pas le plus vif ressentiment. Philippe représenta vivement au pontife que , n'ayant rien entrepris sur les libertés de l'église , il prétendait qu'on respectât les prérogatives de la couronne. Clément connaissait le caractère du Monarque ; il appréhendait d'avoir pour ennemi un prince ferme et incapable de se désister de ses prétentions , qu'il portait quelque fois trop haut : il déclara par une bulle du 11 juillet 1308 , que tout ce qu'il avait fait , tout ce qu'il ferait dans la suite pour cette affaire , ne pourrait causer aucun préjudice au roi , aux prélats , ducs , comtes , barons et autres seigneurs français , pour les hommages , fiefs et autres droits qu'ils avaient sur les biens des Templiers , lors de leur emprisonnement. Cette déclaration prévint l'orage qui allait se former , et la bonne intelligence se rétablit entre le sacerdoce et l'empire.

Les deux cours étant d'accord, on commença à travailler de concert à l'instruction du procès des Templiers.

Le pape cependant fit expédier, le 30 décembre 1308, diverses bulles qu'il envoya dans toutes les parties du monde chrétien, avec ordre d'informer contre une société dont les crimes méritaient une extinction totale et entière. Aussitôt les rois d'Angleterre, de Castille, d'Aragon, de Sicile, le comte de Provence, la plupart des princes et même les archevêques d'Italie, firent arrêter tous les Templiers qui se trouvèrent dans leurs états. On mit des garnisons dans leurs commanderies, on saisit tous leurs biens, on travailla sans relâche de tous côtés à leur procès.

Ce précis historique nous ayant paru nécessaire pour l'intelligence du procès des Templiers, nous avons cru devoir le placer avant l'instruction de la procédure.



---

# PROCÈS

## DES TEMPLIERS.

---

**P**AR un ordre secret de Philippe, le vendredi treize octobre 1307, à la pointe du jour, le Temple fut investi, et l'on y arrêta le grand-maître, Peyraud, grand-prieur de France, le prince Dauphin, grand-prieur de Normandie, le grand-prieur d'Aquitaine, et tous les commandeurs et chevaliers qui y étaient logés, au nombre de cent quarante, et on les conduisit en diverses prisons, la plupart au château de Melun.

Dans toute l'Ile de France, des commissaires du roi qui y étaient répandus, occupèrent toutes les commanderies de l'ordre, s'assurèrent de tous les meubles et de tous les effets qui y étaient, et saisirent les revenus, pour qu'on ne pût les payer qu'à eux. Il est vrai qu'ils firent des inventaires des effets mobiliers qu'ils trouvèrent dans les châteaux et dans les maisons de l'ordre. Tous les fermiers et les colons reçurent ordre de payer entre leurs mains, et de leur porter les fruits dont

dont ils déclarèrent qu'ils rendraient compte au roi.

Dans tout le royaume, les gouverneurs et officiers du roi, auxquels on avait envoyé les mêmes ordres cachetés, avec défense de ne les ouvrir que la nuit du douze au treize octobre, jour marqué pour cette expédition dans toute la France, ouvrirent leurs paquets du douze au treize : ils y trouvèrent les ordres contre les Templiers, et prirent sur-le-champ leurs mesures pour les exécuter, en se faisant assister de toutes les forces dont ils pouvaient disposer. Dès le matin du treize, on investit les maisons où étaient les Chevaliers ; ils furent tous arrêtés et conduits en prison. Ils ne firent aucune résistance, n'ayant eu aucun soupçon de leur malheur, et étant séparés les uns des autres.

On dressa en même-tems des lettres pour les princes étrangers, à qui Philippe mandait ce qu'il avait fait ; les priant et les exhortant de faire la même chose dans leurs états, pour les délivrer et délivrer la chrétienté d'un ordre coupable de crimes affreux. Les princes auxquels elles furent envoyées, furent le roi des Romains, le roi de Naples, le roi d'Angleterre, le roi de Castille, le roi d'Aragon, le roi de Navarre, le roi de Portugal, les électeurs, les princes d'Italie et le comte de Flandres.

Les cent quarante Chevaliers arrêtés au Temple, étaient en différentes prisons à Paris et

dans le voisinage , sur-tout à Melun. Ils n'étaient point tous séparés, n'y ayant pas assez de prisons pour cent quarante prisonniers ; mais, pour chaque endroit, il y avait des seigneurs chargés de veiller sur eux, afin qu'aucun ne pût s'évader. On remarque que Hugues de la Celle et Guillaume de Marsilly étaient chargés de cet emploi. Ils avaient sous eux des subalternes, qui néanmoins étaient aussi gens de qualité, puisqu'ils sont nommés, dans les actes, Chevaliers : c'était Philippe Coquerel, Girard Robert, Guillaume de Bretigny, Jean de Boisemont, Imbert de Saint-Jara et Jean Pitard. Leurs appointemens étaient réglés.

Au-dessus d'eux tous, et comme inspecteur général, était le confesseur du roi, Guillaume de Paris, dominicain et inquisiteur de la foi ; c'était un homme savant, qui avait toute la confiance de Philippe ; mais aussi qui lui était si aveuglément dévoué, que les volontés de ce prince étaient sa loi. Tout avait été concerté entre le roi et le P. confesseur, auquel on peut joindre Nogaret, l'un des principaux ministres, qui n'entrait pas moins dans les vues de ce prince. Guillaume de Paris s'était rendu à Melun, où était le gros des prisonniers. Là, il donnait tous ses soins à les faire bien garder ; il les voyait souvent, les entretenait, leur insinuait les dépositions qu'ils devaient faire, et, selon les apparences, comme le rapporte Mézerai, ménageait

leur esprit pour leur faire comprendre les intentions du roi, et à quel prix ils pourraient obtenir leur liberté. Comme inquisiteur, il profitait de leurs réponses, pour en rendre, dans l'occasion, un témoignage, que cette qualité devait rendre plus efficace.

Toutes ces précautions, comme le dit Du-Puy, tendaient à disposer l'interrogatoire que le roi voulait faire subir aux prisonniers, et à le rendre conforme aux idées de ce prince, qui était toujours pleinement convaincu des crimes des Templiers et de la corruption de l'ordre. Le tems approchant de cette formalité, il rendit publics tous ces crimes, et se fit présenter une supplique par les parisiens, au nom du peuple français, par laquelle, détestant les abominations des Templiers, on le suppliait de les poursuivre vivement. On publiait les crimes énormes de ces Chevaliers, le renoncement à Jésus-Christ, leur mépris de sa croix, sur laquelle ils crachaient trois fois, la permission de la sodomie, qui n'étendait leur vœu de chasteté qu'à éviter le commerce des femmes, la préparation à ce crime par des baisers infâmes, enfin l'idolâtrie qui les portait à adorer une idole dont la tête était dorée, et à se ceindre d'une petite corde qui avait touché à l'idole, et qu'ils regardaient comme amulette.

Ce fut Guillaume de Paris qui, comme inquisiteur de la foi et délégué du pape, fut chargé

de faire l'interrogatoire des cent quarante Templiers arrêtés à Paris. Il subdéléguait des commissaires dans les diverses provinces du royaume, pour faire en même-temps l'interrogatoire des Chevaliers qui y étaient arrêtés. Afin de le rendre plus authentique, le roi ordonna à tous les baillis et sénéchaux d'y assister avec des seigneurs de la province.

Il ne nous est resté de tous ces interrogatoires que ceux de Paris, de Caën, du Pont de l'Arche, de Cahors et de Carcassonne ; mais par ceux-ci, il est aisé de juger des autres.

Nous allons faire mention, en cet endroit, d'une lettre du Roi, parce qu'elle sert de chefs d'accusation envers les Templiers.

*EXTRAIT et Traduction de la Lettre ou Commission du Roi Philippe-le-Bel aux Chevaliers Hugues de la Celle et Oudard de Melendinis, Commissaires de S. M., et au Sénéchal de Beaucaire ; où, après avoir fait le récit des crimes des Templiers, il leur ordonne de les faire tous arrêter en un même jour, etc. l'an 1307.*

« Philippe, par la Grâce de Dieu, Roi de France, etc. C'est une chose déplorable, » pleine de lamentations, aigre et bien amère : » chose horrible et cas monstrueux, à quoi il » faut longuement bien penser. Chose terrible à



» ouyr, reciter ; crime détestable, abominable,  
 » d'exécrable meschanceté , et de grand et de  
 » prodigieux scandale et forfait ; chose totale-  
 » ment inhumaine , reculée et très-lointaine de  
 » toute humanité , et de longtems , au rapport  
 » de plusieurs personnages dignes de foy , non  
 » toutes fois sans un grand étonnement et  
 » frayeur , avec un véhément et horrible bruit ,  
 » parvenu à nos oreilles :

» Que les Templiers , vrais loups et cruels ,  
 » sous la peau d'un agneau , sous l'habit et  
 » manteau de religion , quand ils entrent en  
 » leur ordre , nient par trois fois *Jesu-Christ* ,  
 » d'une horrible barbarie et détestable cruauté ,  
 » lui crachant autant de fois contre la face ; et  
 » que , tous nuds , ils baisent celui qu'ils ont  
 » de neuf reçu en leur profession.

» En premier lieu , par le derrière ; seconde-  
 » ment , au nombril ; finalement à la bouche.  
 » Si que après , au deshonneur de l'excellence  
 » et humaine dignité, selon leur usage prophane  
 » et meschant , l'un après l'autre les baise tous.  
 » De manière que, après que, avec leurs œuvres  
 » et actes détestables , ils ont offensé la divine  
 » loi , sans honte de violer ny crainte de honnir  
 » la loy des hommes , ils s'obligent et font vœu  
 » de s'exposer l'un à l'autre en cest exécration  
 » vice de Sodomie. Sans qu'ils s'en puissent  
 » excuser , ny défendre quand ils en seront  
 » requis.

» Par-quoi ayant traité de cette affaire avec le  
 » pape *Clement* nostre saint pere, les prélats,  
 » princes et barons de nostre royaume, et ayant  
 » cherché tous moyens pour tirer la vérité d'un  
 » si nouveau et si damnable faict : nous, qui  
 » sommes constituez et ordonnez du Dieu sou-  
 » verain pour la défense de la foy et l'eccle-  
 » siastique liberté, ayant été député sur ce  
 » faict par sa Sainteté *Guillaume de Risins*,  
 » de l'ordre de saint Augustin, inquisiteur de  
 » la foy, avec plusieurs conjectures, tant par  
 » les charges et informations, que par plusieurs  
 » et diverses présomptions légitimes et proba-  
 » bles, contre tels ennemis de nature et de  
 » Dieu.

» Combien que les uns soient coupables, les  
 » autres innocens : toute fois pour la gravité  
 » du cas, et que tant de choses horribles l'on  
 » ne peut tirer aucunement la vérité, par dé-  
 » libération de nostre conseil, en l'advis des  
 » prelates, princes et barons de nostre royaume ;  
 » voulons et mandons que vous preniez au corps  
 » toutes et chacunes les personnes de l'ordre  
 » des Templiers, et iceux remettiers sous le  
 » jugement et cognoissance des juges ecclesias-  
 » tiques.

» Que tous leurs biens meubles et immeu-  
 » bles vous preniez et saisissiez sous main ; pour  
 » être gardez et conservez jusque à ce qu'autre-  
 » ment en ait été par nous ordonné. »

Cette lettre fut donnée au royal monastère de Nostre-Dame - lès - Pontoise , l'an mil-trois-cent et sept. (1).

---

*MÉMOIRE des Chefs d'accusation donnés par Frère Guillaume de Paris , Inquisiteur général , aux autres Commissaires : sur lesquels il fallait interroger les Templiers : donné l'an 1307.*

La teneur de l'information était ainsi conçue :  
Cheest la Farme, comme li commissaires iront avant en besoigne.

Premièrement quant il seront venu et auront la chose revelée aus Seneschaut et aus Baillis, il

---

( 1 ) L'extrait de cette lettre a été tiré de l'histoire de Provence , de Cesar Nostradamus , pag. 323 et 324.

Cette lettre , que Cesar Nostradamus a translatée , fut écrite en latin , selon la coutume de ce tems-là , à l'égard des édits royaux , sentences , actes publics , et même les lettres des rois de France , et celles qu'on leur écrivit : car la langue latine , qui avait été celle du peuple même durant le X et XIe. siècle , était encore en grand usage en France du tems de Philippe-le-Bel ; et ce ne fut que sous le roi Charles V que l'on commença à se servir du style français.

La lettre du roi à Renaud de Pecquigny , vidame d'Amiens , et au Bailli d'Amiens , écrite en latin , est la pareille de celle que nous venons de donner ici.

s'enformeront secreement de toutes leur mesons. Et porra l'on a cautele se mestiers est , enquerre aussi des mesons d'autre de Religion , et feindre que ce soit par ocoison du disiesme ou par autre couleur.

Après ce , cil qui sera envoiés avec le Seneschal ou Baillif , à jour assené bien matin , selonc le nombre des mesons et des granches , esliront preudhommes puissans du pais sans soupeon , chevaliers , eschevins , conseils , et seront enformé de la besoigne secreement et par serment ; et comment li rois est de ce enformés par le pape et par l'eglise.

Et tant ost-il seront envoié par casun leu , pour prendre les personnes et saisir leur biens , et ordener de la garde. Et se prendront garde , que les vignes et les terres soient cultivées et semées convenablement.

Et commettront la garde des biens à bones personnes et riches du pais , avecques les mesnies ( 1 ) qui seront trouvees es mesons ; et eus presens il feront celui jour inventaire en casun leu , de tous les meubles , et le secleront , et iront si enforciement , que le Frère et leur mesnie ne puissent contester.

Et auront sergens avec eus , pour eus faire obéir.

Après ce , il metront les personnes sous bone

---

( 1 ) C'est-à-dire , les serviteurs et servantes.

et seure garde, singulièrement à cascun par soi. Et enquerront de eus premièrement la vérité; et puis apeleront les commissaires de l'Inquisiteur, et examineront diligemment la vérité, et par ( 1 ) jehine se mestier est. Et se il confessent la vérité, il feront écrire leur déposition témoins appelés.

C'est la manière de l'Enquerre. L'en les amonestera premièrement des articles de la foi, et dira comment li Papes et li Rois sont enformé par plusieurs tesmoins bien créables de l'Ordre, de l'erreur et de la b...erie, que ils font espéciaument en leur entrée et en leur profession.

Et leur prometeront pardon, se il confessent la vérité, en retournant à la foi de la sainte Eglise; ou autrement, il convient que il soient à mort condempné. L'en leur demandera par serment diligemment et sagement comment ils furent receux et quel veu et promesse ils firent, et leur demanderont par generans paroles jusques tant, que l'on tirera d'eus la vérité.

Ce sont li articles de l'erreur que l'on a trouvé contre eux par pluseurs tesmoins. Cil qui sont premièrement receu, requierent le pain et l'aue de l'Ordre, et puis li commandeur ou li mestres qui le reçoit, le maine secreement derrière l'autel ou u revestiere ( 2 ) ou ailleurs en secré,

---

( 1 ) JEHINE, torture ou question.

( 2 ) C'est la sacristie.

et li montre la croix et les figures de Nostre-Seigneur Jehsu-Crit, et li fait renier par trois fois le Prophète ( 1 ), c'est à savoir Nostre-Seigneur Jehsu-Crit, de qui cela figure est ; et par trois fois crachier sur la croix. Puis le fait dispoiller de sa robe, ou cil qui recoit le baisé u bot de l'eschine sous le brajeul, et puis u nombril, et après en la bouche ; et il dit, que se aucuns frères de l'Ordre veut charnellement gesir à lui, que il le souffre. Car il le doit et est tenu de souffrir selonc les status de l'Ordre. Et que pluseurs d'eus pour ce par manière de sodomis gisent l'un avec l'autre charnellement.

Et ceint l'en chascun quant il est receus d'un cordelette sus sa chemise, et la doit tousjours li freres porter seur soi, tant comme il vivra. Et entent l'on, que ces cordeles ont esté touchées et mises entour une idole ; qui est en la forme d'une teste d'homme à une grant barbe. Laquele teste il baisent et aurent ( 2 ) en leur chapitres provinciaux. Mais ce ne sevent pas tout li frère, fors li grand mestre et li encien. Derechef li prestres de l'ordre ne sacrent pas à l'autel le cors Nostre-Seigneur ; et de ce enquertra l'en espéciaument aux prestres de leur

---

( 1 ) Cela aurait pu s'entendre du prophète Mahomet qu'ils reniaient et en faisaient serment sur la croix.

( 2 ) C'est-à-dire, prient.

Ordre, et doivent li commissaire envoyer au Roi sus les seaux des commissaires de l'Inquisition, le plus-tost que il porront, la copie de la déposition de ceux qui confesseront ( 1 ) lesdites erreurs, especiaument le reniement de Nostre-Seigneur Jehsu-Crit.

---

### *INTERROGATOIRE DE PARIS.*

L'interrogatoire de Paris commença sur la fin d'octobre, et dura presque tout le mois de novembre. Cet interrogatoire, qui s'allait faire à Paris et aux environs, était le plus important, et celui dont sans doute devait dépendre la destinée de l'ordre, puisqu'on devait entendre cent quarante témoins, et les confronter aux principaux Templiers, tels que le Grand-Maitre, le grand prieur de France, qu'on appelait aussi le Grand Commandeur, les grands prieurs de Normandie et d'Aquitaine, et les autres chevaliers, tous des premières maisons de France.

L'inquisiteur de la foi se transporta d'abord, suivant les apparences, à Melun, où était le plus grand nombre des prisonniers, tous prévenus que le roi souhaitait qu'ils avouassent les

---

( 1 ) Il était de la justice de faire aussi voir au Roi les dépositions de ceux qui étaient innocens des crimes dont l'Ordre était accusé.

crimes qu'on imposait à l'ordre. Il était accompagné des seigneurs que ce prince avait nommés pour assister et être présent à l'interrogatoire. Après avoir pris leur serment qu'ils diraient tous la vérité, il leur lut d'abord les articles sur lesquels il allait les interroger, en prenant leur serment qu'ils diraient tous la vérité.

Nous croyons devoir placer ici les articles d'accusation dont Noffodeï, Squin de Florian et quelques autres, chargèrent le corps des Templiers, pour que le lecteur ait sous les yeux le détail des crimes qu'on attribuait à cet ordre.

Ces choses épouvantables étaient, qu'en prenant l'habit, le novice baisait le supérieur à la bouche, au nombril, et à une partie du corps qui paraissait peu destinée à cet usage; qu'on employait exhortations, menaces, tortures même, pour lui faire renier Jésus-Christ, et cracher trois fois sur un crucifix qu'on lui présentait, que dans leurs assemblées, qui se faisaient presque toujours la nuit, les Chevaliers adoraient une idole qui avait une longue barbe, des moustaches touffues et pendantes, et pour yeux, deux grosses escarboucles qui étincelaient comme le feu; qu'on leur défendait d'avoir aucun commerce criminel avec les femmes, de peur qu'elles ne les diffamassent; mais qu'en récompense, on leur permettait de s'abandonner avec leurs confrères aux plus horribles excès et



aux plus infâmes désordres ; que si, par hasard, il naissait un garçon d'une fille et d'un Templier, ils se rangeaient tous en rond, se jetaient cet enfant de main en main, et ne cessaient de se le renvoyer l'un à l'autre qu'il ne fût mort ; qu'alors ils le faisaient rôtir , et de la graisse qui en sortait, frottaient la barbe et les moustaches de leur infâme statue , qui était couverte d'une peau humaine ; que lorsqu'un Templier mourait, ils brûlaient son corps, le réduisaient en cendre, mêlaient ces cendres dans un breuvage , et buvaient à l'envi cette détestable liqueur, estimant qu'ils en deviendraient plus intrépides et plus fidèles les uns aux autres ; que les prêtres de l'ordre , quand ils célébraient la sainte-messe , omettaient les paroles de la consécration ; enfin, qu'étant devenus mahométans cachés, par une infâme trahison, ils avaient vendu la Terre-Sainte aux sultans et aux princes de cette secte.

L'inquisiteur de la foi, après avoir lu aux cent quarante Chevaliers les articles de ces dépositions contre leur ordre, les interrogea ensuite successivement.

Un terrible spectacle était joint à cette formalité ; c'était les instrumens de la question, dont on devait se servir contre ceux qui ne voudraient pas dire la vérité, ou plutôt avouer de bon gré les crimes dont on les chargeait. Sur ce que presque tous les niaient, on les y appliquait, mais d'une façon si rude et si violente, que les

membres de plusieurs en étaient disloqués , et qu'ils jetaient des cris effroyables , et que les environs retentissaient de clameurs et de lamentations.

Telle fut la forme de cet interrogatoire ; telles furent les voies de persuasion et d'exhortations dont se servit l'inquisiteur de la foi , pour tirer la vérité des coupables.

Voici donc ce que les cent quarante Chevaliers du Temple déposèrent , après cet affreux préalable, tant ceux qui l'essuyèrent , que ceux qui l'évitèrent par une confession volontaire , pour se dérober aux tourmens qu'ils avaient vu souffrir à quelques uns de leurs confrères.

*ABRÉGÉ des Interrogatoires de cent et quarante Templiers du grand prieuré du Temple de Paris, reçus, l'an 1307, par GUILLAUME DE PARIS, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, Inquisiteur de la Foi, député par le Pape en France; en présence de plusieurs témoins, depuis le 14 octobre, jusqu'à la mi-novembre, à trois reprises. Cette procédure se fit à Paris, à Melun et dans les environs, dans l'ordre qui suit.*

I. *Jean de Fouley*, dit que quand il fut reçu, le supérieur le mena dans un lieu secret, pour lui faire renier Dieu : ce que ne voulant, il l'y contraignit ; disant qu'il s'était donné à l'ordre ;

et que se voyant pressé, il avait dit le mot de *nego*, en l'appliquant au supérieur : sur quoi, il consulta un *avocat*, nommé Boniface Lombard, qui lui conseilla de faire devant l'official de Paris une protestation, par laquelle il déclarerait que l'ordre ne lui plaisait pas.

H. *Renier de l'Archant*, reconnaît être vrai le baiser infâme, la dénégation de Christ, et le crachement sur le crucifix, et sur ce qu'ils se pouvaient mêler ; qu'il a vu souvent adorer une tête aux chapitres généraux, et que ladite tête a une longue barbe.

III. *Renaud de Tremblay* parle seulement de la dénégation de Christ.

IV. *Gui, Dauphin d'Auvergne*, ou le *Prince Dauphin*, grand prieur de Normandie, déclare qu'il n'avait que douze ans lorsqu'il fut reçu, faisant entendre par-là, qu'il n'était pas en âge de savoir ce qu'il faisait : qu'on lui fit renoncer Jésus-Christ, et cracher sur la croix ; qu'il baisa le supérieur à la bouche seulement ; enfin qu'on lui défendit tout commerce avec les femmes, en lui ordonnant d'en avoir plutôt avec les chevaliers.

V. *Jean de Nivelle* reconnaît les baisers et la dénégation de Christ.

VI. *Pierre de Tourtaville*, frère servant, reconnaît l'abnégation, les baisers, et la permission

de se mêler avec ses frères ; ce qu'il n'a point fait : qu'il en a vu recevoir ainsi d'autres.

VII. *Mathieu de Bosc Adhemar* reconnaît l'abnégation de Christ, et ne la voulant pas faire fut mis en prison et menacé, ce qu'il fit par contrainte trois fois, qu'il donna au supérieur les baisers, et lui fut permis de se mêler avec ses frères ; déclare aussi qu'il n'a point vu l'idole, n'ayant jamais assisté à aucun chapitre général ; mais il charge l'ordre d'un nouveau crime relatif à l'idolâtrie : il dépose que dans sa commanderie il faisait dire trois fois par semaine la sainte messe, et qu'un supérieur le lui défendit ; que, troublé par une défense qui lui causait un grand scrupule, il avait résolu avec sept autres chevaliers d'aller à Rome pour se confesser et se faire absoudre. Lesdits chevaliers qu'il nomme étaient Jean de Chalançourt, Jean de Jovigny, Anedulfe de Hardivilliers, Jean de Trochincourt, Pierre de Salsante, Renier d'Argiville, et Benoît de Sommereux.

VIII. *Jean de Tourtville* reconnaît tout, et avoir deux fois abusé d'un de ses frères, chevalier.

IX. *Ferry de Rheims*. Même déclaration.

X. *Jean de Saint-Loup*. Même déclaration.

XI. *Théobald de Bauffremont* reconnaît tout, à l'exception de l'adoration de la tête, dont il ignore.

XII.

**XII. *Guillaume de Griac***, frère servant, reconnaît ce que dessus, et ajoute qu'étant en Chypre il a adoré ladite tête : que le grand maître commit avec lui le péché de la sodomie dans une nuit, lors de son séjour en Chypre.

**XIII. *Gérard de Sanche*** reconnaît ces choses.

**XIV. *Robert de Surville de Yzis***, reconnaît ce que dessus, et qu'il s'en est confessé au Pénitencier : que même il avait envoyé à Rome, dans l'année du Jubilé, son neveu à qui il avait exposé son fait, pour avoir absolution ; mais qu'il était mort en chemin.

**XV. *Pierre Brocart*** reconnaît tout ce que dessus.

**XVI. *Pierre Gafet*** reconnaît tout ce que dessus ; qu'un Espagnol Templier avait abusé de lui.

**XVII. *Geoffroi de Charny***. Même déclaration, et que les autres étaient ainsi reçus.

**XVIII. *Guillaume de Châlons de la Reine*** dit qu'il fut forcé et contraint, le couteau sur la gorge, de renier Jésus-Christ ; baisa seulement à la bouche. *De même* pour la sodomie.

**XIX. *Guillaume de Bicey***. Même déclaration.

**XX. *Richard de Caprey*** dit qu'il a renié et donné le baiser à la bouche.

XXI. *Gaucher de Lienticour* dit qu'il a renié et n'a pas donné le baiser infâme, avoue la sodomie, et a vu adorer deux fois la tête au Chapitre général, qu'il a reçu des frères de cette manière.

XXII. *Guillaume de Herbley* reconnaît ce quedessus, de tous les points; quant à la tête, qu'il l'a adorée comme les autres deux fois; qu'elle est de bois doré et argenté, et a une grande barbe.

XXIII. *Guillaume de Vernage* reconnaît de la dénégation et de la sodomie, et dit que c'est un statut de leur Ordre; que si quelqu'un des frères a dit un péché secret à l'autre, que s'il le révèle, il est puni de la même peine, que celui qui l'a commis serait puni, s'il avait été trouvé coupable de ladite faute.

XXIV. *Nicolas Doublet* a tout désavoué.

XXV. *Imbaud de la Boissade* ne parle que du statut de leur Ordre, cité par le 25<sup>e</sup> témoin Guillaume de Vernage.

XXVI. *Jacques de Molay*, grand-maître, déclare qu'à sa réception on lui fit trois fois renoncer Jésus-Christ. Il ne fit aucun autre aveu, ni sur la sodomie, ni sur les baisers infâmes qui en étaient comme le prélude. Il ne déclara point qu'il eût craché trois fois sur la croix quoique ce fût un accessoire du renoncement.

Ils emble qu'on ne voulut pas le tourmenter

d'avantage , et qu'on fut assez satisfait de ce qu'il avait avoué , qui en effet était assez horrible pour le rendre coupable , et pour faire detester tout l'Ordre. Le Grand-Maitre fut ensuite reconduit dans sa prison de Corbeil.

XXVII. *Jean de Cagy* reconnaît tout.

XXVIII. *Robert de Arblay* reconnaît l'abnégation de Christ et non la sodomie avec les frères.

XXIX. *Jean de l'Aumône* reconnaît l'abnégation de Christ et non la sodomie avec les frères.

XXX. *Pierre de Suire* , reconnaît l'abnégation de Christ et les baisers infâmes.

XXXI. *Thomas de Quenay* , reconnaît l'abnégation de Christ et non la sodomie avec les frères.

XXXII. *Nicolas de Chapelle* reconnaît l'abnégation de Christ et non la sodomie avec les frères

XXXIII. *Jean de Crotoy* reconnaît l'abnégation de Christ et les baisers infâmes.

XXXIV. *Jean de Venier* a tout reconnu.

XXXV. *Gilles d'Epernaut* reconnaît l'abnégation de Christ et les baisers infâmes.

XXXVI. *Jean du Duc de Taverniac* reconnaît l'abnégation de Christ, et non la so-

domie avec les frères : que pour la tête , il l'a vue six fois en six chapitres , et l'a adorée.

XXXVII. *Jean le Moine* reconnaît l'abnégation de Christ et les baisers infâmes ; qu'il n'a point vu la tête ; et qu'ils avaient , un chevalier et lui fait , partie d'aller à Rome , pour changer d'Ordre , et demander l'absolution.

XXXVIII. *Jean de Tournon* reconnaît tout , ainsi que la tête , qu'il a adoré une fois.

XXXIX. *Bernard de Brosse* reconnaît l'abnégation de Christ et les baisers infâmes.

XL. *Pierre de Grosménil* reconnaît l'abnégation de Christ , et non la sodomie avec les frères.

XLI. *Thomas de Brele* reconnaît l'abnégation de Christ et les baisers infâmes.

XLII. *Gui d'Oratoire* a tout reconnu.

XLIII. *Raoul Quarre* a tout reconnu.

XLIV. *Pariset de Bure* reconnaît l'abnégation de Christ et non la sodomie avec les frères.

XLV. *Guillaume d'Yvriac* reconnaît l'abnégation de Christ et les baisers infâmes.

XLVI. *Odon de Lagny - le - sec* a tout reconnu.

XLVII. *Guillaume de Montfort-l'Armaury* reconnaît l'abnégation de Christ et les baisers infâmes.

XLVIII. *Etienne de Domont* a tout reconnu.

XLIX. *Bernard de Paris* reconnaît l'abnégation de Christ et les baisers infâmes.



L. *Jacques de Rubemont* reconnaît l'abnégation de Christ et les baisers infâmes.

LI. *Arnoul de Fontaine* reconnaît l'abnégation de Christ et non la sodomie avec les frères.

LII. *Michel de Saint-Main* reconnaît l'abnégation de Christ et les baisers infâmes : il résista à l'abnégation, il y fut forcé.

LIII. *Adam Maréchal* même déclaration que ci-dessus.

LIV. *Nicolas de Pouzzol*, même déclaration que ci-dessus : il croit que tout les autres sont ainsi reçus, il n'a rien dit de la tête.

LV. *Robert de Sarnac* reconnaît l'abnégation de Christ et non la sodomie avec les frères.

LVI. *Odon de Viermy* reconnaît l'abnégation de Christ, les baisers infâmes et non la sodomie avec les frères.

LVII. *Guillaume d'Hermont* reconnaît tout il fut forcé] à la dénégation et au baiser infâme.

LVIII. *Pierre Pidansat* déclare avoir fait le renoncement à Jésus-Christ, et craché sur la croix, par force et les violences qu'on lui fit ; ainsi que les baisers.

LIX. *Pierre de Blois* reconnaît l'abnégation de Christ et non la sodomie avec les frères.

LX. *Michel de Flos* a reconnu tout.

LXI. *Jean de Basemont*. Même déclaration.

LXII. *Jean d'Amblainville*. Même déclaration.

LXIII. *Raoul de Betencourt*. Même déclaration; il fut forcé de renier.

LXIV. *Pierre de Villars* dit qu'il a été en prison un jour et une nuit pour n'avoir pas voulu renier Jésus-Christ; avoue les baisers infâmes; déclare qu'il a vu les autres ainsi reçus.

LXV. *Dominique Toussaints*, a reconnu tout.

LXVI. *Jean de Laigneville* même déclaration; assure que les autres sont reçus de cette manière.

LXVII. *Robert de Monbain* reconnaît tout; dit qu'il a été contraint aux baisers et assure que les autres sont reçus de cette manière.

LXVIII. *Mathieu de Quenoy* a reconnu tout; dit qu'il fut contraint de renier par trois jours de prison, au pain et à l'eau.

LXIX. *Renaud de Fontaine* reconnaît tout.

LXX. *Gautier de Bure*. Même déclaration.

LXXI. *Pierre de Montezand*. Même déclaration.

LXXII. *Jean de Corneil*. Même déclaration.

**LXXIII. Gautier de Bailleul.** Même déclaration.

**LXXIV. Richard de Léobard ,** même déclaration.

**LXXV. Pierre de Boulogne.** Même déclaration ; et que tous les autres sont ainsi reçus.

**LXXVI. Jean de Saint-Remy.** Même déclaration que ci-dessus.

**LXXVII. Constantin de Biciac** déposa que les frères , pour le faire consentir à renier , l'avaient traîné avec violence partout l'appartement ; il avoue les baisers et ne parle point de la sodomie.

**LXXVIII. Jacques de Brumel** dit que l'on fit sortir le monde , qu'on le fit renier , et qu'il donna les baisers.

**LXXIX. Aubert de Rocher** reconnaît tout.

**LXXX. Raoul de Granvillar** reconnaît tout.

**LXXXI. Jean de Buvine ,** dit qu'il fut huit jours en prison , pour ne point avoir renié Jésus.

**LXXXII. Frère Raynald** déposa qu'il fut forcé de renier Jésus , qu'il a désiré de se retirer. Qu'il n'a jamais pu voir les statuts de l'ordre , que depuis deux mois seulement le

chapitre des prêtres ; ce qui le fait croire qu'on les accuse justement.

*LXXXIII. Jacques Duc* a reconnu tout.

*LXXXIV. Jean de Valbande* reconnaît tout.

*LXXXV. Raimond de Farde* reconnaît tout.

*LXXXVI. Guillaume de Hautmenil* reconnaît tout , et dit qu'il se serait volontiers retiré de l'ordre, sans la crainte de ses parens qui croyaient l'ordre saint , et qui avaient fait grande dépense pour son voyage d'outre-mer , et que l'on eût cru que c'eût été faute de courage ; qu'il s'est confessé de ce à Gualterus , évêque de Poitiers.

*LXXXVII. Hugues de Peyraud*, grand-prieur de France, dit qu'à sa réception il renonça trois fois Jésus-Christ, et cracha autant de fois sur la croix ; qu'il fit et reçut des baisers odieux ; que depuis que le grand prieuré lui avait été conféré, il avait reçu plusieurs chevaliers en cette qualité, auxquels il avait fait faire les mêmes choses ; qu'il leur avait promis la sodomie, comme on lui avait permise ; que c'était un statut de l'ordre. Il ajouta qu'il avait vu l'idole à Montpellier ; qu'il l'avait adorée comme les autres , mais fictivement et n'y donnant point le consentement du cœur.

*LXXXVIII. Raoul de Gisy* reconnaît tout ;  
quand

quant à la tête , qu'il l'a vue dans sept chapitres qui étaient tenus par Hugues de Peyraud ; qu'il a reçu plusieurs novices , mais que jamais il ne leur a voulu donner les baisers infâmes.

*LXXXIX. Imbert de Saint-Josse* déclare , avoir renoncé à Jésus - Christ et craché sur la croix par force , et les violences qu'on lui fit , et avoir donné les baisers infâmes.

*XC. Jean de Dansiac* reconnaît tout , hors la sodomie ; a vu cette tête deux fois en chapitres , où l'on ne voyait guère clair.

*XCI. Jean de Sivry ou Sivriac.* Même déclaration.

*XCII. Dominique de Dijon.* Même déclaration.

*XCIII. Jean de Chateauvillars* ne déclare rien.

*XCIV. Nicolas de Sarce.* Renégation et baisers par le supérieur.

*XCV. Matthieu d'Arras* reconnaît tout : il ajoute à ses aveux que le grand-prieur Peyraud , s'entretenant avec lui des désordres de l'ordre , lui avait dit qu'il était fort décrié ; que le pape et le roi le haïssaient , et qu'il fallait tâcher d'en sortir , de se sauver et d'avertir leurs amis de les imiter

*XCVI. Gilles d'Ecey* reconnaît la dénégation , les baisers et la sodomie.

**XCVII. Raïmbaud de Caron.** Même déclaration que ci-dessus.

**XCVIII. Henri d'Hercigny** dit qu'il ne lui fut rien fait ni dit que d'honnête.

**XCIX. Raoul de Taverniac**, reconnaît tout, et que les autres étaient ainsi reçus.

**C. Jean de Pont-l'Evêque**, reconnaît tout, excepté la sodomie ; déclare qu'il s'en est confessé à un cordelier, qui lui avait donné pour pénitence de jeûner tous les vendredis pendant un an, et de ne point porter ce jour-là de chemise.

**CI. Jean de Tournon**, reconnaît tout, et avoir ainsi reçu quelques frères.

**CII. Mathieu de Table.** Même déclaration que ci-dessus.

**CIII. Simon Chrétien**, déclare qu'il résista long-tems à son supérieur, ne voulant point absolument renoncer Jésus-Christ ; qu'il céda enfin ; mais que sa résistance empêcha qu'on ne le pressât sur les autres excès qu'on faisait commettre aux autres.

**CIV. Gérard de Galle**, reconnaît tout.

**CV. Foulques de Trécy**, reconnaît tout.

**CVI. Jean de Chorme**, déclare avoir renoncé à Jésus-Christ et craché sur la croix, qu'il a reçu les baisers infâmes.

**CVII.** *Gautier de Payan*, reconnaît tout, hors les baisers infâmes.

**CVIII.** *Jean de Pâris*, dit qu'il ne lui fut rien fait ni dit que d'honnête.

**CIX.** *Gillon de Chevreuse*, reconnaît tout.

**CX.** *Jean Bersée*. Même déclaration.

**CXI.** *Geoffroi de Fer* reconnaît la dénégation et le baiser à la bouche.

**CXII.** *Elie de Jotro* déclare qu'il fut battu et mis en prison, pour n'avoir pas voulu renier assez tôt, et qu'il fut fort tourmenté.

**CXIII.** *Baudouin de Vabe* reconnaît la dénégation de Christ et la sodomie.

**CXIV.** *Jean de Morfontaine* ne parle que de la dénégation de Jésus-Christ.

**CXV.** *Lambert-Flaming*, reconnaît tout.

**CXVI.** *Milon de Saint-Fiacre*. Même déclaration que ci-dessus.

**CXVII.** *Lambert de Coisy* dit qu'il ne lui fut rien fait ni dit que d'honnête.

**CXVIII.** *Dreux de Viviers* reconnaît tout.

**CXIX.** *Laurent de Tarnay*, reconnaît tout.

**CXX.** *Jean de Poisson*. Même déclaration.

**CXXI.** *Jacques de Verjus*. Même déclaration.

**CXXII.** *Geoffroi de Goneville* dit que ce

fut en Angleterre qu'il fut reçu ; qu'il refusa de faire les renoncemens ; surquoi le Supérieur lui dit , qu'il n'en devait faire aucune difficulté : que c'était une coutume de l'Ordre , qui y avait été introduite par le Grand-Maitre Roncelin ; que ce Grand-Maitre ayant été fait prisonnier par le Soudan d'Egypte , n'avait pu obtenir sa liberté , qu'en s'engageant d'assujétir tout l'Ordre à ces renoncemens , qu'on fait en mémoire des trois renoncemens de S. Pierre : que malgré cette raison , qui lui parut très-mauvaise ; il persista si opiniâtrément dans son refus , qu'on le reçut sans qu'il les fit , à condition seulement qu'il ne parlerait jamais de ce qu'on lui avait proposé : qu'il avait tenu sa parole , malgré les remords que lui donnait son silence ; mais qu'il craignait le grand pouvoir des Chevaliers ; qu'il avait néanmoins été souvent tenté d'en instruire le Roi ; mais qu'il ne l'avait pas fait pour n'être point privé du revenu de sa Commanderie , qui était très-riche ; il ajouta qu'il s'en était confessé à un chapelain de l'ordre ; qu'au reste il n'avait jamais ouï parler de l'idole.

*CXXIII. Henri de Sirpy reconnaît tout.*

*CXXIV. Bon de Sirpy reconnaît tout.*

*CXXV. Nicolas du Menil. Même déclaration.*

*CXXVI. Bertrand de Montinac reconnaît tout.*



*CXXVII. Nicolas de Trecy* a renié seulement.

*CXXVIII. Raoul des Sauts* a renié seulement.

*CXXIX. Albert de Romecourt* depose qu'on lui proposa ces renoncemens; qu'il refusa de les faire, et qu'on n'y insista pas en considération de son âge.

*CXXX. Ponce de Bonneœuvre* reconnaît tout.

*CXXXI. Raul Moiset.* Même déclaration que ci-dessus.

*CXXXII. Etienne de Romain.* Même déclaration.

*CXXXIII. Pierre de Montiniac.* Même déclaration.

*CXXXIV. Gui de Ferrière.* Même déclaration.

*CXXXV. Jean de Gisy.* Même déclaration.

*CXXXVI. Pierre de Laigneville* dit qu'il a été forcé à renier; reconnaît tout hors la sodomie.

*CXXXVII. Nicolas d'Ambian* reconnaît tout, hors la sodomie.

*CXXXVIII. Thomas de Roquencourt* reconnaît tout, hors la sodomie.

*CXXXIX. Nicolas d'Agrégé* dit qu'il résista fort, avant que de renier de bouche; on

lui dit que tous les autres en faisaient ainsi : reconnaît tout, hors la sodomie.

*CXL. Nicolas de Maisondieu* reconnaît tout, hors la sodomie.

1307. En octobre et novembre, signé de trois Notaires par-tout. Est fait mention de *Guillaume de Hangert* et de *Bertrand de Longval*, et *Guillaume de Montmorenci*, Templiers.

Dans le tems que se faisait à Paris l'interrogatoire dont nous venons de rendre compte, on en faisait de semblables dans toutes les provinces, le roi ayant envoyé ses ordres à tous les baillis et sénéchaux. L'inquisiteur, de son côté, avait subdélégué des commissaires pour faire ces interrogatoires, quoiqu'il soit contre les règles qu'un délégué puisse subdéléguer; mais il passait par dessus, se sentant appuyé du roi, et sans-doute ne faisant qu'exécuter les ordres de Philippe. On observa, pour ces interrogatoires les mêmes formalités qu'à ceux de Paris.

Nous n'avons que quelques uns de ces interrogatoires, dont nous allons rendre compte.

---

*ABRÉGÉ de plusieurs INTERROGATOIRES  
DES TEMPLIERS, l'an 1307, en différentes  
Provinces et Diocèses de France ;  
tirées, par extrait, du Trésor des Chartres  
du Roi.*

*E N B I G O R R E.*

Information faite par Bertrand de Agassa,

chevalier et le sénéchal de Bigorre , députés par le roi audit pays sur le fait des Templiers ; et contient l'interrogatoire de six Templiers , qui disent que , quand le supérieur de l'ordre les reçut , il les baisa et furent contraints de lui donner le baiser infâme , et leur dit que , s'il leur prenait envie d'habiter avec les femmes , il valait mieux se mêler avec un chevalier de l'ordre.

L'un desdits chevaliers reconnaît la Sodomie lui avoir été permise , convenant de l'avoir lui-même aussi permise à un autre chevalier. Tous confessèrent que le supérieur les contraignait de cracher sur la croix , d'y renoncer , et même de la rejeter avec le pied ; ce qu'ils ne voulurent pas faire. Du reste , ils avouèrent tous les crimes imputés , excepté la sodomie , qu'un seul reconnaît comme il est dit ci-dessus. Signée d'un notaire et scellée des deux sceaux. 1207.

BERNARD DE MONPEZARD, Templier.

Interrogatoire de cinq Templiers , fait à Bigorre par Bertrand de Agassa , chevalier et autres commissaires , qui confessent tous des baisers et de la sodomie , et autres de la contrainte de renier Jésus. 1308 , scellé de six sceaux.

#### AUX TROIS ÉVÊCHÉS.

Acte par lequel l'inquisiteur de Metz , Toul et Verdun , mande au Roi avoir arrêté des Templiers allemands , qu'il dit avoir interrogé sur

leur réception audit ordre ; lesquels ne dirent autre chose que de saint et de bon , et que jamais ils n'avaient de coutume en leur pays , en leur réception , de cracher sur le crucifix et y renoncer. 1507 , scellé.

### *A U B A I L L I A G E D E T R O Y E S .*

Interrogatoire de quelques Templiers fait en la baillie de Troyes, par Guillaume de Paris , inquisiteur de la foi , et confesseur du Roi , en présence de deux nobles du pays.

Deux templiers confessent sans contrainte que lorsqu'ils furent reçus , ils renonçaient trois fois Jésus-Christ sur une image qui leur était présentée , et crachaient autant de fois dessus ; reconnaissent aussi qu'ils ont donné les baisers infâmes au supérieur qui les a reçus , et qu'il leur enjoignit que, si aucun des frères se voulait mêler avec eux , ils n'en fissent aucune difficulté ; ce que toutefois ils n'ont fait.

Ne savent si l'on en a fait ainsi aux autres ; qu'ils ne s'y trouvent pas ; qu'il y eut quelques-uns présens à la réception d'un d'eux , qui virent ce que dessus , mais non ces baisers. Ces dépositions faites , lesdits deux templiers se mirent à genoux , pleurant et demandant pardon. Deux jours après , lesdits deux templiers reconnaissent avoir dit la vérité , et y persistent en présence de notaire et de témoins.

Le même jour , un autre nommé *Radulfe de Gisy*

*Gisy*, prieur templier, reconnaît tout ce que dessus être vrai, de la dénégation de notre seigneur Jésus, du baisement, et de l'obligation de se mêler; ce qu'il n'a toutefois vu pratiquer; a déclaré qu'il ne sait si les cordes dont les frères sont ceints à leur réception, ont touché aux idoles; cela fait, se mit à genoux, pleura et demanda pardon, en présence de beaucoup de personnes, tant ecclésiastiques que autres. Signé de deux notaires, et scellé de deux sceaux. 1307, après la Saint-Denis.

#### A BAYEUX ET CAEN.

Pareils interrogatoires faits à Bayeux et Caen par ledit inquisiteur, en présence de deux gentilshommes, comme les précédens, un Templier nommé *Gaultier de Bulley*, ayant demandé si, en disant la vérité, comme les précédens, on lui sauverait la vie, et le lui ayant promis, reconnu la vérité comme les précédens, mais non pas de l'adoration d'une idole; un autre en dit de même, et deux autres aussi. 1307, signé d'un notaire et scellé de cinq sceaux des députés.

Interrogatoire de treize Templiers de Caen, et sont mis, dès l'entrée, les articles sur lesquels ils devaient être interrogés: 1°. comme ils reniaient Jésus-Christ, et crachaient sur la croix trois fois; 2°. comme qui recevait, donnait à celui qui était reçu les baisers infâmes; 3°. qu'ayant voué chasteté pour les femmes, se pou-

vaient mêler les uns avec les autres, *sodomitice* ;  
 4 . Qu'à chacun ils baillent une cordelette dont ils avaient touché une tête d'idole , qu'ils adorent en leurs chapitres provinciaux ; et cet article n'est su que du Grand - Maître et des anciens. Ceux qui procédèrent à cet interrogatoire, ce sont des religieux dominicains , par commission de *Guillaume de Paris* , chapelain du roi , et inquisiteur du pape en France , et par *Hugues du Châtel* , et *Engerrand de Villiers* , chevaliers députés par le roi pour ce faict.

Ces Templiers, après que lesdits religieux leur eurent promis la miséricorde de la sainte église, et lesdits chevaliers , députés par le roi , la rémission de la peine temporelle , reconnurent lesdits articles être vrais, hors ladite cordelette et ladite idole , dont ils n'avaient connaissance. Bien il est vrai qu'ils avaient une cordelette , mais ne savent à quel effet.

Le dernier desdits témoins ne voulut rien confesser , fut mis à la question , qui reconnut tout ce que dessus , après qu'on lui eût promis la même grâce. Scellé de quatre sceaux.  
 1307.

#### AU DIOCESE DE CAHORS.

Interrogatoire de sept Templiers du diocèse de Cahors , en présence de *Jean Amblay* , chevalier.

I. *Renard de Teyac* dit , quand il fut reçu audit ordre , il donna les baisers criminels à son supérieur qui le fit cracher sur un crucifix , et lui défendit de ne plus connaître de femme , mais bien de ses Frères Templiers , si l'envie lui en prenait. Que tous les Templiers sont ainsi reçus.

II. *Pierre de Payac* , frère du précédent , avoue la même chose que son frère ; et dès lors qu'il leur fut mis une corde au travers du corps , ne savent à quel usage.

III. *Bernard du Cazal*. Même aveu.

IV. *Etienne de Sanceline*. Même aveu.

V. *Gué Cocha*. Même aveu. Et il ajouta à sa déclaration , que celui qu'il le reçut avait abusé de lui.

VI. *Bernard de Velafacs*. Même aveu.

VII. *Guillaume Arnaud*. Même déclaration.

Demandent , tous lesdits Templiers , pardon.  
Signé de deux notaires. 1307.

#### *AU BAILLAGE DE ROUEN.*

Vidimus fait par le Baillif de Rouen , l'an 1307 , de la commission du roi à tous ses juges , pour faire arrêter tous les Templiers ; et comme il en a pris des avis des grands du royaume , et du pape même. Et de plus les articles portant instructions , comme se doivent comporter ceux qui seront commis.

pour faire la capture des Templiers , et la saisie de leurs biens ; et aussi ceux qui seront commis pour les interroger , et les points sur lesquels ils seront interrogés , qui sont ceux ci-dessus. Et le décret de la commission de Guillaume de Paris , inquisiteur pour ce Fait , pour faire faire lesdits interrogatoires à ceux que l'on trouvera coupables sur les lieux. 1307. Sceau arraché.

Interrogatoire de dix Templiers au Pont-de-l'Arche , qui tous déposent qu'on leur fit renier Jesus-Christ , et recurent les baisers criminels ; qu'on les obligea à ne point connaître de femmes , mais bien de se mêler les uns avec les autres ; et qu'il leur fut donné une cordelette qui avait touché à une image ; qu'ils ne savent ce que c'est. 1307. Est parlé de *Guillaume Doisneval* , *Racul du Plessis* , *Guillaume de Hondetot* , chevaliers , et *Pierre de Hangest* , baillif de Rouen.

#### *AUX DIOCÈSES DE PAMIERS ET DE CARCASSONNE.*

Confession de *Jean de Cassagne* , commandeur de Nogarede , dit que s'étant présenté pour être reçu au chapitre qui se tenait auprès de Pamiers , on députa deux Chevaliers pour l'interroger. Ils lui demandèrent s'il voulait entrer dans l'Ordre ; il répondit affirmativement. Ils retournèrent porter sa réponse , et deux



autres vinrent lui dire qu'il demandait une chose très-importante , et pour lui de difficile exécution , parce que les statuts de l'Ordre, duquel il ne voyait que l'extérieur , n'étaient pas aisés à observer.

Après cela , on le fit entrer dans une salle où était le supérieur , accompagné de dix Chevaliers, et mettre à genoux. Ce supérieur tenait un livre, sur lequel ( après lui avoir encore demandé s'il désirait entrer dans l'ordre ) on lui fit mettre la main , et jurer qu'il n'avait aucun empêchement qui fût contraire à sa réception, comme dettes, mariage, ou quelque autre engagement; ayant répondu que non , le supérieur lui fit promettre, tant à Dieu qu'à tout l'ordre, qu'il leur obéirait aveuglément. On le fit ensuite jurer qu'il vivrait dans l'ordre , sans avoir aucun bien en propre, qu'il garderait la chasteté, et qu'il croirait en un seul Dieu créateur , qui n'était point mort , et qui ne mourrait point.

Le supérieur prit ensuite un manteau de l'ordre , et le mit sur les épaules de Cassagne ; un prêtre de l'ordre lisant le psaume : *Quàm bonum et jucundum* Après quoi, le supérieur le baisa à la bouche, se coucha sur le banc où il était assis ; et que lui Cassagne baisa le supérieur à l'anus par-dessus ses habits, et puis s'assit, et les dix Chevaliers le baisèrent au nombril.

Alors le supérieur tira d'une boîte une idole

de cuivre qui avait la figure d'un homme , mît lui Cassagne sur un coffre, et dit ces mots , en montrant l'idole à l'assemblée : *Messieurs , voici un ami de Dieu , et qui lui parle quand il veut ; rendez-lui grâce de ce qu'il vous a introduit dans cet ordre , où vous avez désiré d'entrer avec tant d'ardeur , et sur quoi il a rempli vos desirs.* Cela dit , tous les Chevaliers se mirent à genoux : on éleva un crucifix ; à cette vue , ils adorèrent trois fois l'idole , le crucifix leur servant de signe comme quoi ils le renonçaient ; et à chaque adoration de l'idole , ils crachaient sur le crucifix.

Le supérieur , après cela , lui donna une ceinture de fil , et lui permit la sodomie avec les autres Chevaliers seulement. Il le mena ensuite dans une chambre voisine , où il le revêtit des habits de l'ordre , en lui donnant les leçons pour savoir se comporter à l'église , à la guerre et à la table ; lui enjoignant de porter toujours sur lui la ceinture de fil. Le dit Templier ajoute qu'un autre fut reçu avec lui de la même façon ; que l'an 1300 , lors de la première indulgence , il fut à Rome , où il se confessa ; nomma pour témoins de ce , *Frédole de Lobenchis , R. de Montlaur* ; qu'il en a vu recevoir d'autres de la même façon. Fait à Carcassonne , 1307.

*Gausseran de Montpezat* dit que quand il fut reçu , le supérieur lui montra une idole barbare , qui avait la figure d'une marionnette , et le

crucifix; qu'il lui fit adorer l'idole et renier le crucifix, et cracher trois fois dessus; que c'était la coutume et le statut de l'ordre; qu'il fit tous les baisers infâmes au supérieur, qui lui permit la sodomie avec ses confrères pour éviter le commerce des femmes, funeste à la réputation, et pour pouvoir résister aux chaleurs extraordinaires de la Palestine; que ce supérieur lui donna une ceinture qu'il tira d'une boîte, et lui commanda de la garder et porter perpétuellement : dit qu'il s'est confessé de tout à un pénitencier du pape, le pape passant à Montpellier,

*Raimond Rubbé.* De même que les autres, pour l'adoration de l'idole, et que le supérieur, baisant cette idole, avait proféré ces paroles arabes : *Sarrazin y Alla*, qui signifient *le Sarrazin à Dieu*; qu'il fit tous les baisers infâmes au supérieur, qui lui permit la sodomie avec ses frères, et lui donna la ceinture.

*Guillaume Bos* dit qu'il fit tous les baisers infâmes au supérieur, adora l'idolâtrie et renia Jésus-Christ.

*Arnaud Sabatier.* Même déclaration que ci-dessus, et parle de la sodomie.

*Pierre de Mossie.* Même déclaration que *Guillaume Bos*.

Fait à Carcassone, 1307.

*Lettre concernant l'interrogatoire de*  
*BEAUCAIRE.*

**LETTRE** d'Oudard de Molendinis , ou Odoard de Molinier , *chevalier et commissaire au fait des Templiers de Beaucaire , au roi Philippe - le - Bel , auquel il donna part d'avoir fait arrêter quarante - cinq Templiers , lesquels avaient déjà avoué lez crimes atroces dont on les accusait.*

**ODOARD DE MOLENDINIS** , chevalier , à **PHILIPPE** , roi de France , salut.

**SIRE** , je vous fay savoir , que j'ay fait tout mon pouvoir de prendre au corps , et saisir les biens des Templiers de nostre sénéchaussée de *Beaucaire* ; dont j'ai fait inventaire fidèle , en ayant pris jusques au nombre de *quarante-cinq* , entre lesquels sont cinq chevaliers et un prestre.

Et m'étant soigneusement enquis d'eux , pour savoir la façon de leur réception et profession ; tous par moy interrogez , et très-exactement l'un après l'autre examinez , ont fort librement confessé , et se sont accordez en leurs dépositions. Telles qu'en leur entrée , celui qui est reçu baise au dos et par derrière en premier lieu le recevant , secondement au nombril ; tiercement à la bouche. En après , baise les autres freres assistants au chapitre , sur le poinct qu'il est reçu.

Cela fait , le recevant dit à celui-là qu'il reçoit

reçoit , que si aucun des freres se veut joindre et paillarder avecq luy , il le devra soutenir et endurer sans répugnance : comme tenu de ce faire par les statuts et les loix de leur ordre.

Et toutes fois nient tous , aucune sodomie avoir jamais été parmi eux commise ny perpétuée. Nient pareillement avoir jamais été requis d'aucun de leur ordre , de telle et semblable vilainie.

Quant à la croix , ils sont divers : plusieurs ont dit et confessé , que quand ils sont reçus , le recevant leur montrant la croix en lieu secret ( en laquelle est l'effigie et représentation de *Jésus-Christ* ) luy fait nier tout ensemble la croix et le crucifié ; luy donnant entendre que *Jésus-Christ* estait un faux prophete , et qu'il avait été cloué au poteau de la croix pour ses déceptions et tromperies dont il abusait le monde ; reniement qu'il faisait parttrois fois l'un après l'autre , crachant dédaigneusement autant de fois qu'il abjurait contre la croix.

Les autres déposent que croix aucune ne leur a jamais été présentée , ou fut l'effigie de *Jésus-Christ* ; mais que tant seulement ils la mettaient en leur robe , et que le recevant la leur faisait nier , et dire que *Jésus-Christ* estoit un faux et meschant prophète. En quoi , plusieurs se trouvent de même accord touchant ce fait.

Quant aux choses esquelles les autres sont discordans , vostre majesté, sire , le pourra

K

bien amplement et au long voir , par les informations que j'en ay faites , que tout aussitost que j'auray closes et parfaites , j'apporteray et rendray moy-mesme ez-mains de vostre majesté.

Sur l'article du *cordeau* , qu'on a de coutume à leur donner , tous les XLV s'accordent et consonnent à leurs dépositions ; à sçavoir que certain cordeau , ou ceinture étroite , leur est donné en leur réception , qu'ils ceignent sur leur chemise , et sont tenus de porter tout le temps de leur vie ; en signe qu'ils sont inviolablement astraits aux choses par eux promise à leur entrée.

Nient pourtant tel courdon avoir jamais été pris d'aucune teste ou idole ; comme aussi sont tous d'accord à nier de jamais avoir adoré ni veu adorer idole ni simulacre quelconque , en aucune assemblée de chapitre provincial.

Excepté seulement un frère , *Pons Gaillard* , commandeur de *Lignac* , qui dépose avoir veu en la ville de Montpellier , en un chapitre provincial y tenu , une teste mise sur une arche , laquelle fut adorée par les frères du chapitre après l'heure des complies ; asseurant quelqu'un d'entr'eux , avoir ouy dire que certaine teste avait accoutumée d'estre adorée en leur chapitre.

Quant à ce qui regarde la consécration de la sainte-hostie , un seul prestre des Templiers en a confessé tous les erreurs : disant que celui qui

le receut à l'ordre, luy commanda de ne la consacrer à l'autel, ny moins dire les parolles requises à la consécration et sacramentales, sur l'hostie qu'il élevoit et monstroit au peuple, ny à celles qu'il donnoit aux Templiers, quand ils faisoient la communion.

Ce mesme prestre a dit et confessé l'avoir exactement observé, selon qu'il luy avoit esté très-estroitement enjoint, touchant les hosties qu'il distribuait aux autres frères, quand ils se présentoient à la table; mais que pour celle de son élévation à l'autel, qu'il monstroit au peuple, quelle estroite et rigoureuse défense qu'on lui eust fait, il la consacrait toujours dans son cœur avec la mesme intention et les propres parolles sacramentales à ce requises

Il y en a néantmoins quelques uns ( peu toutefois ) quy ont déposé que lorsqu'ils faisoient la communion, ils croyoient et savoient fort bien ne recevoir que des feuilles blanches et des hosties non consacrées.

Finalement, déposent et soutiennent tous que jaoit qu'ils jurassent et confessassent telles erreurs de parole et de bouche, en leur réception; en leurs cœurs pourtant ils retenoient un ferme et constant propos, plein de bonne volonté, de demeurer, persévérer, vivre et mourir en l'unité de la Foy et de l'Eglise apostolique et romaine.

Ce sont, sire, toutes les choses que j'ay peu

tirer de leur bouche, et les dépositions qu'ils ont faites; que je n'ay plustôt peu envoyer à vostre majesté, pour l'empeschement de vos affaires avecq votre sénéchal de Beaucaire. »

Tels sont les interrogatoires qui sont parvenus jusqu'à nous : on doit présumer que ceux des autres Sénéchaussées du royaume, dans lesquelles on avait observé les mêmes formes, et sur-tout la voie de la question, étaient à-peu-près semblables.

Presqu'en même tems que Philippe - le - Bel faisait arrêter et poursuivre en France les Templiers, ils le furent tous à peu près de la même sorte dans les autres états, en conformité des lettres que ce prince avaient écrites aux souverains, et des avis qu'il leur avait donnés de leurs crimes, dont il prétendait avoir acquis des preuves certaines. Ces princes ajoutèrent foi aux lettres de Philippe par le grand respect qu'ils avaient pour le roi et pour la couronne de France, qui jouissai alors d'une si grande considération en Europe, qu'elle donnait le ton aux autres puissances.

Les chevaliers furent donc arrêtés dans tous les états, non pas tous en 1307, comme en France, l'éloignement ne le permettant pas, et chaque souverain ayant des mesures à prendre pour y parvenir; mais successivement dans cette année et les années suivantes.

Le pape trouva mauvais qu'on eut procédé



sans lui dans une affaire de cette importance, parce que les chevaliers étaient des personnes ecclésiastiques et sujets immédiats du saint siège, il envoya au roi deux cardinaux pour faire remettre les choses en état qu'il en pût être satisfait ; le priant de commander que les accusés et leurs biens fussent mis au pouvoir de ces deux cardinaux.

Il suspendit en même tems le pouvoir des archevêques, évêques, prélats et inquisiteurs de France, et évoqua toute cette affaire à sa personne.

Le roi témoigna du ressentiment de ce que le pape avait fait, et ne put s'empêcher de lui en faire des plaintes. Mais voulant néanmoins montrer à tout le monde qu'il agissait dans cette affaire avec sincérité, il contenta les deux cardinaux, et fit conduire à Poitiers où était le Pape, quelques-uns des Templiers.

Le pape les interrogea, et après eux soixante et douze autres du même ordre, qui reconnurent tous que les accusations qui avaient été formées contre eux étaient véritables.

Le pape qui ne voulait rien avoir à se reprocher dans une affaire de cette conséquence, et afin de procéder plus sûrement à la condamnation des Templiers, députa trois cardinaux, pour interroger de nouveaux quelques-uns des principaux prisonniers, que le roi avait fait conduire à Chinon, du nombre desquels étaient

le grand maître de Chypre, le visiteur de France, et les précepteurs de Poitou, de Guienne et de Normandie.

Le grand maître avoua de rechef que les chevaliers à leur réception reniaient Jésus-Christ et crachaient sur la croix ; ce que firent aussi les précepteurs de Normandie, de Poitou et de Guienne. Et Hugues Péraud, qui fut aussi interrogé par ces trois députés, persista dans la confession qu'il avait faite à Paris.

Le pape, voyant d'après ces dépositions, la corruption de cet ordre ; et appréhendant d'avoir pour ennemi un prince ferme et incapable de se désister de ses prétentions, révoqua ses premières bulles, et, par une nouvelle qu'il fit expédier, il leva la suspension qu'il avait ordonnée ; permettant à tous les ordinaires d'instruire chacun dans leur diocèse, le procès des Templiers, même jusqu'à sentence définitive : à condition qu'elle serait confirmée dans un concile provincial : et il se réserva la connaissance du procès du grand maître, et des grands officiers qui avaient été arrêtés en France. C'étaient les grands prieurs de France, de Normandie et d'Aquitaine.

Le pape étant alors disposé à entrer vivement dans le projet du roi pour l'abolition de l'ordre, il rendit, le 29 décembre 1307, une bulle qui enjoignait à toute personne de quelque condition qu'elle fût, d'arrêter les Tem-

pliers par-tout où ils seraient, et de les mettre entre les mains des ordinaires, avec défense de leur donner retraite.

En même tems par une seconde bulle, il ordonna que les commissaires qui seraient nommés pour instruire leur procès, fussent assistés de deux chanoines de la cathédrale, de deux dominicains et de deux cordeliers, en ajoutant, que si dans le procès il se présentait quelque matière qui ne fût point relative à l'hérésie, les commissaires pourraient toujours en connaître de l'autorité pontificale, suivant les canons.

Les évêques commencèrent donc à instruire le procès de l'ordre. C'était une nouvelle procédure, et on ne devait avoir aucun égard à tous les interrogatoires qui avaient été faits à Paris et dans les provinces, puisque l'autorité du pape n'y était point intervenue, et que c'était en vertu de sa dernière bulle qu'on allait procéder.

On se disposait à continuer les procédures lorsqu'on apprit avec étonnement que la plus grande partie des chevaliers avaient révoqué leurs confessions, qu'ils soutenaient qu'on les leur avait arrachées à force de tourmens; qu'ils détestaient hautement l'amnistie que le roi leur avait offerte; qu'ils la regardaient comme le prix de l'infidélité et la récompense de la plus honteuse des prévarications. Cette

rétractation embarrassa les juges : ils tinrent conseil , et délibérèrent long-tems s'ils devaient avoir égard à ces nouvelles protestations. Enfin, par une jurisprudence assez singulière , il fut décidé qu'on traiterait comme relaps ceux qui rétracteraient leurs premiers aveux. Il est probable , nonobstant la diversité des dates , que ce fut en conséquence de cette résolution que le concile , assemblé à Paris , prononça qu'il fallait renvoyer absous ceux des chevaliers qui ne s'étaient point soumis aux formalités sacrilèges exigées dans leur réception ; qu'il convenait de laisser aller en liberté , mais après qu'ils auraient subi la pénitence qu'on leur imposerait , ceux qui , pour marquer l'horreur qu'ils avaient de leur ordre , en avaient quitté l'habit , et fait razer les longues barbes qu'ils portaient , suivant l'usage des orientaux ; que ceux qui avaient eu communication des abominables mystères de cette société militaire , quoiqu'ils perséverassent dans la confession de leurs fautes , devaient être condamnés à une prison perpétuelle ; qu'à l'égard de ceux qui , après avoir confessé leurs crimes , s'étaient rétractés , et persistaient à protester de leur innocence , ils seraient traités avec toute sorte de rigueur. Cinquante-neuf , parmi lesquels il y avait un aumônier du roi , *qui tant d'honneur avait eu en ce monde* , furent dégradés comme relaps , et livrés au bras séculier. On  
les

les conduisit hors la porte St.-Antoine, dans un champ voisin de l'abbaye du même nom, où ils furent brûlés tous vifs et à petit feu. (1) Tous, au milieu des flammes, invoquaient le saint nom de Dieu; et ce qui est le plus surprenant, il n'y en eut aucun qui, pour se délivrer d'un si affreux supplice, voulût profiter de l'amnistie qu'on lui offrait, s'il renonçait à ses protestations : ce qui fit un très-mauvais effet sur le peuple, qui les regarda comme des innocens injustement calomniés. Il y en eut neuf à Senlis, et un grand nombre en différents autres endroits de la France, qui souffrirent ce cruel tourment avec la même fermeté : on les brûla, mais on ne put jamais leur arracher l'aveu des excès qu'on leur imputait.

Toutes les informations étaient faites contre les Templiers particuliers : plusieurs avaient été brûlés ; quelques-uns renvoyés absous, quelques autres renfermés pour toujours ; il fut question du jugement de l'ordre en général, et par conséquent du Grand-Maitre et des principaux officiers ; jugement que le pape s'était réservé. Clément, pour y procéder en forme, nomma huit commissaires, qui furent, l'archevêque de Narbonne, les évêques de Bayeux, de Mende, de

---

(1) En 1309, suivant la chronique de saint Denis ; en 1310, suivant le continuateur de Nangis.

Limoges ; les archidiacres de Rouen , de Trente , de Maguelonne et le prévôt d'Aix. Rendus dans la capitale du royaume , ils citèrent tout l'ordre de France à comparaître en leur présence le premier jour après la Saint-Martin (1509) dans la salle de l'évêché.

On avait transféré le grand-maitre de Chinon à Paris. Il fut amené devant les commissaires ; et , quoique revêtu d'une dignité qui l'égalait aux souverains , il parut chargé de fers comme un vil scélérat. Interrogé s'il avait quelque chose à dire pour la défense de ses religieux , il répondit que l'ordre avait été confirmé par le saint siège ; qu'il était étrange qu'on voulût procéder si promptement à son abolition , sans se souvenir que la sentence de déposition contre l'empereur Frédéric avait été suspendue pendant trente-deux ans ; qu'il n'était pas assez habile pour défendre par lui-même la cause d'une société si méchamment calomniée ; mais qu'il en avait reçu tant de biens et tant d'honneurs , qu'il se regarderait comme un misérable , s'il ne faisait tous ses efforts pour que son innocence fût connue de toute la terre ; qu'il reconnaissait sans peine que quelques-uns de ses confrères avaient été trop ardens à soutenir leurs privilèges contre l'autorité des prélats ; mais que cette jalousie de leurs droits ne prouvait pas qu'ils fussent coupables des horreurs dont on osait les accuser ; qu'il prendrait donc en main

leurs intérêts , quoique la chose fût difficile ; qu'il était prisonnier du pape et du roi , sans autre suite qu'un frère servant , qui ne savait ni lire ni écrire ; qu'on ne lui avait pas même laissé quatre deniers pour fournir aux frais d'un si grand procès ; qu'ainsi il demandait qu'il lui fût permis de prendre un conseil.

On lui représenta qu'en matière d'hérésie , on n'accordait aux prévenus ni conseil ni secours d'avocat ; qu'avant de s'engager dans une pareille entreprise , il devait y faire de sérieuses réflexions ; qu'il se souvint sur-tout des aveux qu'il avait fait à Chinon ; et sur-le-champ on lui lut sa déposition. Jamais surprise ne fut égale à celle du malheureux chevalier : il fit deux fois le signe de la croix , et s'écria , que si les trois cardinaux qui avaient souscrit à son interrogatoire étaient d'une autre qualité , il saurait bien ce qu'il aurait à dire. On lui remontra que des prélats n'étaient pas faits pour recevoir un gage de bataille : il protesta qu'on avait mal pris sa pensée. Pressé de s'expliquer plus ouvertement , il ne fut pas assez maître de son ressentiment , et dit que de tels gens méritaient le même supplice dont les sarrasins et les tartares punissent les menteurs et les faussaires , à qui , ajouta-t-il , *ils font fendre le ventre et trancher la tête*. Il est constant néanmoins par les actes du procès , qu'avant l'assemblée de Châ-

non , il avait confessé en deux occasions une partie des crimes imputés à ses religieux. C'est qu'apparemment le greffier , pour les charger davantage , y avait ajouté des circonstances aggravantes : peut-être même qu'il avait augmenté sa confession de tous les excès dont on accusait l'ordre en général , et que pour lui cacher sa fourberie , il ne lui en avait point fait de lecture. Quoiqu'il en soit , il demanda un délai de quelques jours : ce qui lui fut accordé.

Le vendredi ( 28 novembre ), veille de S. André , on le fit comparaître de nouveau devant les commissaires. Ils lui demandèrent s'il était toujours dans l'intention de se porter pour défenseur de l'ordre ? Il répondit qu'il *était un chevalier sans lettres et très-pauvre ; qu'il se souvenait d'avoir entendu lire certaine lettre apostolique , où il était dit que le pape s'était réservé le jugement de sa personne et des principaux officiers de la religion ;* qu'en conséquence , il le suppliait de le renvoyer au pontife ; qu'au reste il n'avait qu'un mot à dire à sa sainteté , c'est qu'il tâchait , autant qu'il pouvait , à faire honneur à Jesus-Christ et à l'église. Il ajouta que , pour la défense de sa conscience , il avait trois choses à leur représenter en faveur de son ordre : 1°. qu'excepté les églises cathédrales , il n'y en avait point dans toute la chrétienté où le ser-



vice divin fût célébré avec plus de décence, où il y eût de plus riches ornemens, et où il se trouvât un plus grand nombre de reliques ; 2°. qu'on ne faisait nulle part plus d'aumônes que chez eux, puisqu'on la distribuait trois fois la semaine dans toutes les commanderies ; 3°. qu'il n'y avait aucun ordre, ni aucune nation où les chevaliers et les gentilshommes exposassent plus généreusement leur vie pour la défense de la religion chrétienne. On lui objecta que tout cela était inutile sans la foi : mais il repliqua que les Templiers croyaient fermement tout ce que l'église croit, et que c'était pour maintenir une si sainte croyance, qu'un si grand nombre de ces chevaliers avaient répandu leur sang contre les sarrasins, contre les turcs, contre les maures. Aussi-tôt il se mit à faire sa profession de foi, en disant : *Je crois en un seul Dieu, la Trinité et tout ce qui est contenu dans le Symbole des Apôtres.*

Pendant cet entretien, le chancelier Guillaume de Nogaret, principal ministre du roi, était survenu : il s'adressa au grand-maître, et lui dit assez brusquement que tout l'ordre des Templiers était corrompu, et que dans les chroniques de l'Abbaye de Saint-Denis, il était porté que, du tems de Saladin, soudan d'Egypte, le grand-maître de cet ordre et les principaux commandeurs lui rendaient hommage ;

que le soudan connaissait si bien la corruption de l'ordre, qu'ayant appris une grande calamité survenue à l'ordre du Temple, il avait dît hautement qu'elle lui était arrivée en punition de leurs crimes, tous les Chevaliers ayant violé leur loi et renoncé leur foi, étant tous sodomistes.

Le grand-maître parut très-étonné de ces reproches, et répondit modestement que ces circonstances odieuses n'étaient jamais venues à sa connaissance; qu'à la vérité il avait bien ouï dire que, sous le grand-maître de Beljoyeuse, il y avait eu quelque alliance entre l'ordre et le soudan, de laquelle plusieurs Chevaliers avaient été scandalisés, mais que leur murmure avait cessé en apprenant qu'il y avait plusieurs places enclavées dans les états de ce prince, ou sur les frontières, et que ces places auraient été perdues faute de les pouvoir défendre; ce qui avait rendu le traité avec ce prince infidèle, d'une nécessité indispensable. Là finit la conversation, et le grand-maître, en se retirant, pria les commissaires de lui obtenir la permission d'entendre la messe dans sa chapelle, et d'y faire célébrer le service divin. Ils louèrent sa piété, et promirent de s'intéresser pour lui faire accorder cette grâce.

Une apologie, telle que celle du grand-maître, pouvait faire quelque impression par sa grande naïveté; mais elle était bien faible, pour détruire les horribles accusations dont ses religieux

étaient chargés. Aussi les commissaires ne crurent-ils pas devoir rien décider sur une pareille défense : il eût été odieux de condamner un ordre entier, sans lui permettre de se justifier autrement que par la bouche d'un Chevalier ignorant, qui savait mieux manier une épée que plaider une cause. C'est ce qui obligea le roi de donner des lettres-patentes (du vingt-six novembre 1309) pour faire venir à Paris ceux des Chevaliers détenus dans les provinces, qui voudraient défendre la religion du Temple.

Cependant on continuait d'informer dans les conciles de Paris et de Rheims, et les commissaires nommés pour écouter les Chevaliers qui devaient défendre l'ordre, étaient aussi chargés de les interroger. On les amenait de toutes les provinces du royaume où ils avaient été arrêtés, et dont plusieurs n'avaient pas encore été interrogés. Il fallut beaucoup de tems pour les conduire à Paris. En les joignant avec ceux que le Pape avait entendus à Poitiers, ils formaient le nombre de deux cent trente un; outre cela, on faisait venir des témoins étrangers, qui n'étaient point de l'ordre.

Lorsqu'ils furent tous arrivés, les commissaires s'informèrent qui étaient ceux qui voulaient se charger de défendre l'ordre; il s'en trouva soixante et quatorze, dont aucun n'était des cent quarante de l'interrogatoire de Paris. Ce n'est pas que plusieurs de ces derniers n'eussent

révoqué leurs dépositions ; mais effrayés des menaces du feu , et trop incertains de leur sort, ils ne se mirent point au nombre des défenseurs.

Les soixante et quatorze défenseurs comparurent dans la salle de l'évêché , le 2 mars 1310. On leur lut la commission du pape.

Avant d'être entendus, ils furent interrogés par leurs commissaires , et leurs dépositions écrites par quatre notaires royaux , Hugues Nicolaï , Guillaume Rodulfe , Jean Arnize , et Florimont Dondélei. On leur proposa ensuite de nommer des procureurs pour défendre l'ordre, étant en trop grand nombre pour qu'on pût les entendre successivement. Ils répondirent par un député, qu'ils ne pouvaient faire cette nomination que dans un chapitre général , et du consentement du grand-maître leur chef ; que, d'ailleurs, ils voulaient tous en général , et chacun en particulier , défendre l'ordre ; et pour cet effet être conduits au concile , et y parler devant le pape et les pères du concile.

Le président répliqua que le concile n'était pas prêt de s'assembler ; qu'alors il donnerait les ordres qu'il jugerait à propos pour ce qu'ils concernait ; que cependant le pape et le roi avaient consenti qu'ils fussent admis à défendre l'ordre ; qu'ils devaient profiter de cette permission ; que tout ce qu'ils exposeraient serait fidèlement

dèlement écrit et remis au pape , et que , faute d'obéir à ces ordres , ils ne seraient peut - être plus reçus à dire leurs raisons.

Cette menace les détermina. Ils nommèrent Pierre de Boulogne et Reynal de Prines , prêtres ; les commandeurs Guillaume de Chambon et de Bertro , Bertrand de Lartige et Guillaume Fox ; et quatre chevaliers , J. de Mont-Royal , Mathieu des Essars , Jean de Saint - Léonard et Guillaume de Guérésac ; mais ce fut Boulogne qui fut chargé de porter la parole , après s'être concerté avec les autres.

La première séance pour la défense de l'ordre se tint le 7 d'avril avant Pâques , dans la salle épiscopale. Les commissaires s'y étant rendus , on amena les dix procureurs de l'ordre.

Boulogne commença son discours en protestant que toutes les raisons qu'il allait exposer , ne préjudiciaient en rien au droit que l'ordre avait de ne comparaître qu'au concile général , en présence du pape leur premier supérieur ; que c'était devant lui , devant cette assemblée célèbre , qu'il prétendait justifier l'ordre , et prouver démonstrativement que sa foi , sa conduite , sa réputation étaient entières , et que les procureurs le prouveraient par des actes et des titres incontestables ; qu'au reste , c'était un préalable qu'on ne pouvait refuser sans injustice à tous les chevaliers , de leur rendre la liberté et l'usage de leurs biens pour aller au

M

concile , afin qu'ils y parussent dans un état et dans la décence qui convenait à leur naissance et à leur rang , et afin qu'ils se pussent servir de leur propre bien , et pour leur subsistance , et pour les frais tant de leur voyage que de la dépense nécessaire pour faire venir et recouvrer tous les titres , toutes les pièces et tous les témoins qui devaient servir à leur justification. Il dit ensuite qu'au nom de tout l'ordre , il désavouait et déclarait nul tout ce qu'on avait allégué à son désavantage.

Que c'était une chose horrible , infâme , abominable , que tout ce qu'on lui imputait.

Que tous les articles sur lesquels on avait interrogé les chevaliers , étaient honneux , faux , calomnieux , détestables , incroyables et même ridicules ; qu'il était inconcevable qu'on eût pu y donner quelque créance ; qu'ils étaient même aussi impies que contre toute vraisemblance ; qu'aussi n'avaient-ils été imaginés et inventés que par leurs ennemis mortels , par des apostats chassés de l'ordre pour leurs crimes , par des scélérats pires que des hérétiques et des infidèles , et qui n'avaient eu en vue , pour éviter un châtiment mérité , que de décrier et de perdre un ordre pur , saint , religieux , sans tache , et par-là de semer la discorde dans l'église de *Jésus-Christ*.

Qu'il convenait que tant de dépositions et tant d'aveux , faits par les chevaliers dans les inter-

rogatoires de Paris et de plusieurs villes, formaient un fâcheux préjugé contre l'ordre ; mais qu'il ne fallait pas se laisser surprendre par ces apparences trompeuses ; qu'il fallait examiner et approfondir comment s'étaient faites ces dépositions ; qu'elles étaient toutes fausses et arrachées par violence , étant de notoriété publique que les chevaliers avaient cédé à la force des tourmens ; qu'il ne fallait donc pas les blâmer , ni leur trop imputer ces aveux honteux faits dans la rigueur d'une question cruelle ; qu'à la vérité , il y en avait un grand nombre qui n'y avaient pas été appliqués ; mais qu'ils n'en étaient pas moins excusables , parce que la peur , en eux , avait produit le même effet que la réalité du supplice dans les autres , supplice auquel ils n'avaient pas voulu s'exposer , en les voyant rompus , disloqués et dans un état pitoyable ; qu'à la vérité , ils avaient tous donné , en cette occasion , des marques d'une faiblesse et d'une lâcheté indignes de leur condition , puisqu'ils devaient préférer un glorieux martyr à l'horreur de trahir la vérité ; mais que , se trouvant peu de ces âmes nobles et glorieuses , capables de faire le sacrifice de leur vie , la pusillanimité de ces chevaliers dans les fers , et craignant la mort , ne donnait aucune force à des dépositions faites dans ces circonstances.

Qu'il n'ignorait pas qu'il y avait plusieurs chevaliers qui avaient avoué des faits horribles

sans avoir essuyé la question , ni en avoir été menacés ; mais qu'il n'était pas moins certain , et que la preuve en était facile , que c'étaient des hommes sans âme qui s'étaient rendus à la séduction , qui avaient reçu de l'or et de l'argent , à qui on avait fait de magnifiques promesses , et desquels on ne devait point considérer les dépositions qui étaient nulles de plein droits ; qu'il y avait eu des cœurs nobles et intrépides , qui avaient eu le courage de soutenir l'innocence de l'ordre , et que depuis les informations , un grand nombre de chevaliers avaient révoqué leurs dépositions , en s'exposant à tout le danger de ce désaveu , qui , étant fait librement et avec un tel péril , les annullaient incontestablement. Il insista sur le caractère des apostats dénonciateurs , le mépris et l'horreur de la nation. Il demanda qu'ils fussent arrêtés pour être interrogés dans les formes , confrontés aux chevaliers qui n'auraient pas de peine à les confondre , et à anéantir leur indigne accusation.

Boulogne lut ensuite un manifeste qui avait été dressé pour la défense de l'ordre ; il contenait à peu près la même chose que sa harangue ; mais comme il y a quelque différence , il est à propos de le rapporter. Il le récita avec un feu et une onction qui marquaient autant sa douleur que la persuasion où il était de l'innocence des chevaliers. Ce manifeste remontrait , qu'on attaquait un ordre saint , dont la charité



et l'amour fraternel était le fondement ; que dans son établissement , il n'avait eu pour objet que de secourir au prix du sang des chevaliers , les chrétiens contre les infidèles , surtout dans la terre sainte ; que l'ordre s'était mis sous la protection de la Sainte Vierge , et qu'il avait été confirmé par les souverains pontifes , qui , en considération de ses services , lui avaient accordé de grands privilèges ; que pour la grace de *Jésus-Christ* , et pour le secours de cette divine patronne , mère de la pureté , cet ordre s'était conservé sans tache dans l'observation des trois vœux de pauvreté , de chasteté et d'obéissance , auxquels ils avaient ajouté un quatrième , d'exposer leur vie et de la perdre , s'il le fallait , en combattant contre les Sarrazins.

On y prouvait ensuite l'indignité des dénonciateurs , la nullité des dépositions extorquées par la violence ou par la séduction , la révocation des aveux de la plupart des témoins : exemple qui aurait été suivi par tous les chevaliers , s'ils n'eussent été retenus par les menaces qu'on leur avait faites d'être brûlés tout vifs. On y soutenait que le roi d'abord , et le pape ensuite avaient été surpris et trompés. On y demandait que tous les chevaliers fussent reconciliés à l'église et remis en liberté et dans la jouissance de leurs biens , pour se présenter devant le pape , de qui seul ils dépendaient , et qu'en plein concile ils pussent être interrogés juridiquement et jugés

dans les formes. Boulogne présenta ce manifeste aux commissaires qui le reçurent gracieusement, et promirent de le faire passer au souverain pontife.

Alors le chevalier de Mont-Royal prit la parole, et fit un discours militaire, où il s'anima beaucoup, et dit qu'il était honteux qu'on eût osé imputer à un ordre religieux, tant de crimes infâmes; qu'on eût forcé par des tourmens les chevaliers d'en convenir; que la vérité se découvrirait devant le pape, leur seul juge naturel; qu'aucun d'entr'eux ne pouvait le soustraire à sa juridiction; que le grand-maître lui-même n'en pouvait dispenser; qu'il fallait qu'il s'y soumit comme les autres, et qu'il allât lui rendre compte de sa déposition, s'il avait été assez lâche pour en faire une fausseté. Il appuya sur la sainteté et la régularité de l'ordre, soutint que tous les prêtres y faisaient la consécration du corps et du sang de *Jésus-Christ*, suivant le rit de l'église catholique; rapporta l'exemple du chevalier de Sens, qui par scrupule étant sorti de l'ordre pour en embrasser un plus sévère, y était rentré, en reconnaissant qu'il ne pouvait se sauver que dans le premier; enfin il se récria sur le ridicule de l'accusation qu'on faisait contre eux de nier et de renoncer *Jésus-Christ*, et donna pour preuve de cette fausseté, l'aventure de quatre-vingt chevaliers, qui dans la dernière guerre

contre les infidèles , avaient été faits prisonniers par le soudan ; *il leur offrit , ajouta-t-il , la vie , la liberté , et les plus grands honneurs s'ils voulaient se faire Mahométans Ils le refusèrent avec indignation , et souffrirent tous le martyre. Si à leur réception ils avaient renoncé Jésus-Christ , que leur eût-il coûté de le renoncer encore ? Auraient-ils été assez fous pour périr misérablement , lorsque déjà coupables de ce crime , ils pouvaient , en le continuant , vivre dans les plaisirs et dans les dignités qu'on leur offrait ?*

Aucun des autres procureurs ne s'étant présenté pour parler , l'archevêque de Narbonne , après avoir concerté avec ses collègues , répondit que les procureurs avaient , dans leurs discours , avancé deux choses incontestables : la première , qu'avant les procédures contre l'ordre , il était intact , puisque le contraire était établi par la bulle même du pape , où le souverain pontife alléguait la diffamation de l'ordre parvenue même jusqu'à lui : la seconde , que le pape avait seul droit de connaître des imputations faites à l'ordre ; qu'en supposant le droit de sa sainteté , elle avait pu le transmettre à ses délégués , et qu'ils avaient tous ses pouvoirs ; mais qu'indépendamment de son autorité , s'agissant d'hérésie et de crimes contre la foi , la connaissance en appartenait de plein droit aux ordinaires.

Quant à la demande qu'ils faisaient d'être remis en liberté et dans la possession de leurs biens, que ce n'était point aux commissaires qu'ils devaient s'adresser ; que ce n'était point eux qui les avaient fait arrêter, ni qui avaient fait saisir leurs biens ; que tout était entre les mains et dans la disposition du pape, qui avait commis à cette régie le cardinal de Preneste, à qui ils pouvaient avoir recours.

Qu'à leur égard, leur unique fonction avait été de les entendre juridiquement, de les interroger, tant eux que les autres chevaliers, et d'insérer fidèlement dans leurs procès-verbaux toutes les réponses et les raisons des chevaliers.

Ainsi finit la première conférence pour la défense de l'ordre. Les Templiers furent reconduits dans les prisons, où Boulogne, avec ses confrères, prépara un nouveau manifeste, pour fortifier ce qu'il avait dit, et y ajouter de nouveaux moyens.

La seconde conférence se tint le 7 mai 1310, dans le même lieu et devant les mêmes commissaires. Boulogne et les autres procureurs s'y rendirent. Ils apportèrent un second manifeste où ils se plaignaient de la violence des procédures que l'on avait faites contre leur ordre, sans garder presque aucune forme judiciaire. Ils représentèrent aux commissaires que, pour tirer l'aveu des crimes qu'on imputait à leurs confrères, on avait également employé la promesse de l'impunité

nité et les menaces des supplices ; qu'on les  
 avait assurés que leur ordre était tacitement  
 proscrit , et que le pape le devait abolir solem-  
 nellement dans le concile de Vienne ; qu'on leur  
 avait montré des lettres-patentes où était le sceau  
 du Roi , par lesquelles on leur promettait la vie,  
 la liberté et une pension viagère , s'ils faisaient  
 les aveux qu'on désirait ; qu'à l'égard de ceux  
 qu'on n'avait pu séduire par ces promesses , on  
 les avait pressés par de violentes tortures : qu'il  
 était étonnant qu'on ajoutât plus de foi aux dé-  
 positions de quelques hommes faibles, qui , pour  
 se délivrer des supplices , ont parlé conformé-  
 ment à l'intention de ceux qui les tourmentaient,  
 qu'aux témoignages de ces généreux athlètes de  
 Jésus-Christ, qui ont supporté courageusement  
 les plus affreux tourmens , plutôt que de trahir  
 la vérité ; que plusieurs de ces infortunés che-  
 valiers ont expiré dans l'obscurité de leurs ca-  
 chots , des douleurs qu'ils avaient souffertes à la  
 gêne ; que les frères du Temple requéraient que  
 leurs bourreaux et leurs geoliers fussent inter-  
 rogés , pour savoir dans quels sentimens ils  
 étaient morts , et s'il n'était pas vrai que , dans  
 ces terribles momens où les hommes n'ont plus  
 rien à espérer ni à craindre, ils avaient persisté  
 jusqu'au dernier soupir à soutenir leur inno-  
 cence et la pureté de la religion du Temple ; que  
 toutes les présomptions leur étaient favorables ;  
 qu'il n'était pas croyable qu'un homme sensé

youlût entrer ou persévérer dans une société où il était sûr de perdre son âme; que leur ordre était composé de gentilshommes des premières familles du monde chrétien; qu'il n'était pas probable que toute cette généreuse noblesse se fût tue, si elle avait su, vu ou entendu les abominations dont on voulait les noircir.

Ici le procureur-général, car c'était toujours Pierre de Boulogne qui parlait au nom du corps, rappella l'aventure d'un Templier nommé frère Adam de Valincont, que le désir d'une plus grande perfection avait fait entrer depuis parmi les Chartreux, mais qui, n'en ayant pu soutenir les austérités, avait demandé à rentrer parmi ses anciens confrères : ceux-ci avaient regardé son premier changement comme une apostasie : ils l'obligèrent, avant que de le recevoir, de se présenter en chemise à la porte du Temple, où ils lui rendirent l'habit, mais à des conditions très - dures. On le condamna à manger à terre pendant un an entier, à jeûner au pain et à l'eau les mercredis et les vendredis de chaque semaine, et à recevoir la discipline tous les dimanches, de la main du prêtre qui officiait. L'orateur demanda s'il est vraisemblable qu'une si belle âme se fût soumise à une pénitence si rude, pour rentrer dans une compagnie souillée de crimes, qui d'ailleurs n'aurait osé traiter avec tant de sévérité un fugitif qui pouvait s'en venger, en révélant le plus horrible

des secrets. Il conclut à ce que ce bon chevalier fût interrogé, insista surtout à être lui-même entendu en plein concile avec ses supérieurs, afin de faire connaître leur innocence à la face de toute la chrétienté, et finit par appeler au souverain pontife de tout ce que les archevêques pourraient décider contre l'ordre dans leurs conciles provinciaux.

Mais il ne paraît pas que cet appel ait eu aucun effet. On continue les informations comme auparavant, et deux cent trente et un témoins furent entendus ; procédure qui dura depuis le mois d'août 1309, jusqu'au mois de mai 1311. L'histoire ne nous a conservé qu'une seule déposition de témoins étrangers à l'ordre : c'est celle de Raoul de Presle, avocat en la cour du Roi. Ce jurisconsulte assure qu'étant à Laon, il avait connu le prieur des Templiers de cette ville, nommé frère Gervais de Beauvais, que lui avait dit souvent devant plusieurs personnes qu'il se passait dans leur société des choses si singulières, qu'il aimerait mieux qu'on lui coupât la tête que de les révéler : qu'il avait tout dans leur chapitre général un profond secret, et d'une telle importance, que si un d'eux, de Presle, ou le roi même le voyait, rien ne empêcherait les frères assemblés de les tuer, s'ils le pouvaient.

Quant aux chevaliers qui furent interrogés par les commissaires, les uns, c'était le prieur

grand nombre , reconnurent les crimes énoncés dans les articles envoyés par le pape : les autres protestèrent contre la calomnie. Un de ceux-ci , Améri de Villars , déclara qu'il avait déposé faux , vaincu par les tourmens que lui firent souffrir L. de Marcilly et Hugues de la Celle , chevaliers députés de la part du roi ; que quand il vit dans des charrettes cinquante-quatre de ses confrères , qu'on allait brûler pour n'avoir rien confessé , il fut saisi de frayeur ; que la crainte du feu lui fit dire ce qui n'était pas : qu'il en eût dit davantage pour se soustraire aux flammes. Cet aveu iugénu termina les informations.

Pendant cette procédure les deux conciles de Paris et de Rheims tenaient leurs séances et y faisaient des informations contre les Templiers. Le roi de son côté , toujours dans une entière conviction des crimes des Templiers , et ne perdant jamais de vue leur abolition , avait convoqué un parlement à Pontoise , où il assistait régulièrement , et où il recevait les avis de tout ce qui se passait aux deux conciles ; il était logé dans une abbaye voisine.

Ce fut où les commissaires allèrent le trouver pour lui remettre les informations qu'ils avaient faites contre les chevaliers , et les manifestes pour leurs défenses. Avant de quitter Paris , ils en avaient déposé les minutes dans l'église de Notre-Dame , et ils en firent passer une expé-



dition au Pape par Chatard de Penavoir, chanoine de saint Julien, diocèse de Limoges, et par Pierre d'Orléans, licentié ès-lois. Ils y joignirent des Lettres où ils lui rendaient compte de tout ce qui s'était passé. Ces deux envoyés partirent le 5 Juin 1311, le jour même que les commissaires se rendirent auprès du roi. Les deux conciles n'avaient pas fait tant de diligence, ayant eu un bien plus grand nombre de témoins à examiner.

Les misérables Templiers étaient aussi persécutés presque dans tous les états de l'Europe, comme on le verra à la fin de la procédure de ceux de France.

Les conciles de Sens et de Rheims, qui se tenaient à Paris et à Senlis pour se concerter, étant si voisins l'un de l'autre, se hâtèrent d'achever les procédures. Elles durèrent un an et demi, et ils entendirent trois cent trente un Templiers. La base de leur interrogatoire était toujours la première déposition qu'ils avaient faite devant l'inquisiteur ou ses délégués : il ne leur était point permis de s'en dédire. Envain cinquante neuf, suivant leur rétractation, déclarèrent-ils qu'ils n'avaient déposé que par la force ou la crainte des tourmens, et que tout ce qu'ils avaient dit était faux; il n'y eut aucune confrontation ni avec les accusateurs, ni les uns avec les autres, quoique plusieurs eussent chargé leurs confrères. Les pères des conciles alléguaient

pour justifier cette conduite , les ordres du pape et les pouvoirs qu'il leur avait donnés.

Cependant les procureurs , pour la défense de l'ordre , craignant que les commissaires , devant qui ils l'avaient prononcée , n'eussent pas fait part aux pères des deux conciles de l'appel qu'ils avaient interjeté devant le pape , trouvèrent le moyen de la faire signifier aux promoteurs des conciles , ce qui n'opéra rien pour les accusés.

Ces conciles se conformèrent en cela aux desirs et à la volonté du pape. Philippe lui avait rendu compte de tout ce qui s'était passé dans ses états ; il le pressait de terminer cette affaire , et de faire juger les Templiers ; sur quoi le pontife rendit plusieurs bulles par lesquelles ils promettait aux pères des deux conciles de juger les chevaliers définitivement et souverainement , comme le représentant , et de comprendre , dans leur sentence , non-seulement tout l'ordre en général , mais chaque Templier en particulier. Il excepta le Grand-Maitre et les grands-prieurs dont il se réserva la connaissance et le jugement ; il comptait les juger au concile de Vienne , et il invitait par une autre bulle , tous les prélats , docteurs et ecclésiastiques à s'y rendre.

Les Templiers , pendant tout le tems de la poursuite qu'on faisait contre leur ordre , languissaient dans les prisons , lorsqu'enfin les

conciles de Sens et de Rheims , qui devaient décider de leur sort , terminèrent leurs séances. Le concile de Sens , comme on l'a déjà dit , s'était tenu à Paris , et le concile de Rheims à Senlis , afin que cette proximité facilitât aux pères des deux conciles , un concert pour les procédures et pour la sentence qui s'y devait rendre. On y avait rassemblé toutes les informations. Les commissaires , qui avaient reçus les manifestes pour la défense de l'ordre , produits par ses procureurs , les avaient remis au concile de Sens , avec l'acte d'appel interjeté au pape , que ces procureurs avaient notifié au concile. Le tout fut examiné , et l'on jugea qu'on n'y devait y avoir aucun égard : cet avis fut même communiqué au S.-Père qui l'approuva ; et l'on résolut de passer outre la sentence. On crut les crimes prouvés du reste , et il n'y eut aucune confrontation. On était fatigué d'avoir employé dix-huit mois à ce procès.

Le 26 mai , les archevêques de Sens et de Rheims , présidens des deux conciles , prononcèrent contre les Templiers leur sentence définitive et souveraine. Elle déchargeait tous les grands-prieurs , commandeurs et chevaliers de leur engagement dans l'ordre , espèce de préambule qui annonçait son abolition. Elle renvoyait absous purement et simplement , et mettait en liberté ceux contre qui il n'y avait point de

charges, desquels le nombre était bien petit. A l'égard des coupables, elle en distinguait de quatre sortes, dont il y avait trois qui s'étaient humiliés, avaient avoué leurs crimes, en avaient demandé pardon, et avaient été reconciliés à l'église. Dans la première de ces trois classes étaient ceux dont les charges étaient plus légères. On leur imposa une pénitence, après laquelle ils devaient être remis en liberté. Dans la seconde, étaient les chevaliers convaincus de crimes graves, et néanmoins rémissibles. On ordonnait qu'ils seraient gardés dans les prisons tout le tems qu'on jugerait à-propos, pour expier leurs crimes. La troisième était composée des plus criminels, de ceux apparemment convaincus d'idolâtrie et de sodomie : ils furent condamnés à être renfermés entre quatre murailles pour le reste de leur vie.

A l'égard de la quatrième classe dont étaient les cinquante-neuf chevaliers qui avaient révoqués leur première déposition qu'ils soutenaient être fausse, et qui persistaient dans cette révocation, on les déclara relaps ; et, en conséquence, on ordonna qu'après avoir dégradé ceux qui étaient dans les ordres sacrés, on les livrerait tous au bras séculier, pour être punis suivant la rigueur des loix, s'ils ne revenaient à récipiscence, en confirmant leurs premières dépositions.

On ne perdit point de tems pour procéder à  
l'exécution

l'exécution. Il n'y eut aucune difficulté pour ceux des trois premières classes. Ceux de la troisième furent pénétrés de la plus vive douleur ; car, soit que leurs dépositions fussent vraies ou fausses , ils ne pouvaient être punis plus rigoureusement que de passer leur vie entre quatre murailles , sans société , sans consolation , mal nourris et sans espérance. Leur sort leur paraissait plus dur que celui dont les relaps étaient menacés.

A l'égard de ceux-ci , après qu'on en eût dégradé ceux que leur caractère assujettissait à cette honteuse formalité , l'on assigna pour l'exécution la campagne qui avoisine l'abbaye Saint-Antoine , et l'on y dressa des bûchers à quelques distance du moulin de cette abbaye.

Le 10 mai 1511 , on y conduisit un chevalier , dans l'espérance qu'il se dédirait ou que son supplice effrayerait les autres , qui ne douteraient plus qu'on leur en fit subir un pareil : mais on fut trompé dans l'une et l'autre de ces idées. Le chevalier ne se dédit point. Il fut brûlé vif , et son supplice n'intimida point ceux qui étaient condamnés au même sort.

Huit jours après , se fit dans le même lieu du champ de Saint-Antoine la seconde exécution , qui fut le plus terrible spectacle qu'on eût jamais vu en France. On avait allumé quinze ou vingt

bûchers, non pas enflammés, mais comme autant de lits de feu pour brûler les coupables insensiblement , et seulement remplis de charbons ardens. Une multitude incroyable des habitans de Paris , des villes et villages à quelques lieues à la ronde , instruits de cette exécution , s'y étaient rendus. On amena dans des charrettes cinquante-quatre chevaliers, du nombre de ceux qui avaient retracté leur première déposition , et on les fit descendre pour les jeter dans ce brasier , et les y brûler à petit feu.

Avant d'en venir là, on leur proposa de renoncer à leur rétractation , et de confirmer leur déposition. On les en pressa vivement , et pour les y engager , on leur fit entendre qu'inutilement voulaient-ils se sacrifier pour un ordre qui était aboli. En même tems , on leur montra des lettres-patentes du roi , qui accordait une amnistie générale à tous les coupables , qui leur promettait la liberté et une pension pour subsister le reste de leur vie commodément. Aussi insensibles à ces avantages qu'à la crainte du supplice qui s'offrait à leurs yeux , ils les refusèrent, ils déclarèrent qu'ils étaient innocens de tous les crimes qu'on leur imputait , et qu'ils ne les avaient avoués que par force , et en cédant à la violence des tourmens.

On fut donc contraint d'en venir à l'exécution de cette terrible sentence; on jeta liés dans ces brasiers de feu les cinquante-quatre chevaliers qui , au lieu des plaintes , des gémissemens et

des cris qu'on s'attendait qu'ils allaient faire, ne poussèrent pas un soupir, et qui, malgré ce qu'ils souffraient d'un si cruel supplice, témoignèrent une fermeté et une constance admirables, invoquant le nom de Dieu, le bénissant et le prenant à témoin de leur innocence. Ils moururent ainsi, consumés à petit feu.

Un pareil spectacle étonna et épouvanta toute cette multitude qui y assistait.

Le tems marqué pour la tenue du concile général indiqué à Vienne étant arrivé, le pape s'y rendit dès le commencement de septembre 1311. Il y trouva la plupart des pères qui l'y attendaient, les autres y arrivèrent successivement, et enfin il s'y trouva jusqu'à trois cents, tant cardinaux qu'archevêques, évêques de tous les états chrétiens, prélats, abbés et docteurs.

Le roi de France s'y rendit en personne avec ses trois fils, Louis, roi de Navarre, Philippe, comte de Poitiers, Charles, comte de la Marche, et Charles, comte de Valois, frère du roi. Ce prince était suivi d'un corps de troupes qu'il n'amena pas cependant jusqu'à Vienne; il les laissa dans les places voisines, mais à portée de pouvoir exécuter ses ordres.

Le concile s'ouvrit le vendredi 16 octobre 1311. On lut toutes les procédures : ensuite le pape demanda à chacun des pères, s'il ne trouvait pas à-propos de supprimer un ordre contre lequel on avait entendu plus de deux mille té-

moins ; ordre pervers où il s'était découvert de si grands abus et des crimes si énormes. Tous les prélats et les plus célèbres docteurs lui représentèrent unanimement, qu'avant que d'éteindre une société si illustre, et qui, depuis son établissement, avait si bien mérité de la religion, il convenait de l'entendre en ses défenses dans la personne du Grand-Maître et des principaux officiers ; que la justice exigeait, que l'humanité enfin ne permettait pas de le refuser aux instances de tout l'ordre. C'était l'avis de tous les évêques de France, d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, de Dannemarck, d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande ; on n'en excepte qu'un seul italien et trois français, les archevêques de Rheims, de Sens et de Rouen. Ces quatre prélats, contre les premiers principes de l'équité naturelle, prétendirent que les Templiers avaient été défendus autant qu'ils pouvaient l'être devant les commissaires nommés par le Saint Siège ; qu'il n'y avait plus rien à écouter de nouveau ; qu'on avait une pleine et entière connaissance de l'affaire. Clément voyant tous les pères du concile dans une opinion contraire, ne jugea pas à-propos de presser le jugement définitif. On fut près de six mois à délibérer sur ce grand objet, ou plutôt à négocier secrètement, pour obtenir des prélats que, dans une cause qui paraissait si bien instruite, on passât par-dessus les formes ordinaires. On raconte du moins que le pontife, ir-



rité de la résistance qu'il trouvait dans tous les membres de l'assemblée , s'écria avec humeur : que si , par le défaut de formalité , on ne pouvait pas prononcer judiciairement contre les Templiers , la plénitude de la puissance pontificale suppléerait à tout , et qu'il les condamnerait par voie d'expédient , *plutôt que de scandaliser son cher fils le roi de France*. En effet , ayant rassemblé en particulier les cardinaux et plusieurs évêques que la complaisance avait ramenés à son avis , il prononça dans un consistoire secret , ( le 22 mars 1312 , ) la sentence qui cassait , supprimait , annullait l'ordre militaire du Temple ; suppression qu'il publia dans la seconde session du concile , en présence du roi , des princes ses fils , et de toute la cour de France ; ( le 3 avril 1312 . ) *Quoique nous n'ayons pu , dit-il , prononcer selon les formes de droit , nous le supprimons par provision et par l'autorité apostolique , nous réservant et à la sainte église romaine , la disposition des personnes et des biens des Templiers* : jugement qui , quoique provisionnel , eut toute la force d'un arrêt définitif ; l'ordre demeura pour toujours proscrit et aboli.

On songea ensuite à disposer de ces grands biens , qui dans leur origine avaient été consacrés pour la défense des saints lieux. Les uns représentèrent qu'on n'en pouvait faire un meilleur usage qu'en les remettant aux chevaliers de

Saint-Jean , dévoués à de si saintes fonctions , et qui venaient de donner de nouvelles preuves de leur zèle par la conquête de l'île de Rhodes : c'était l'avis de presque tous les pères , et même du souverain pontife. Les autres objectaient que cette augmentation de richesses ne servirait qu'à les précipiter dans les mêmes désordres qu'on venait de condamner , et qu'il était à craindre qu'elle ne fit renaître parmi eux l'orgueil , le faste , le luxe et la mollesse des Templiers : d'où ils concluaient à la création d'un ordre nouveau , et même à y réunir celui de Saint-Jean , que sa fierté à soutenir ses prérogatives avait rendu peu agréable au corps épiscopal : c'était l'opinion des partisans de la France ; elle ne fut point suivie , et la première prévalut. Le roi s'y prêta de bonne grâce : tous les immeubles des Templiers furent livrés aux hospitaliers ; et quoi qu'en disent les ennemis de Philippe , il ne prit , pour subvenir aux frais immenses de ce grand procès , que les deux tiers des meubles et de l'argent comptant.

Il ne restait plus qu'à décider du sort du grand-maître et des hauts officiers de l'ordre. Le pape qui s'en était réservé le jugement , avait résolu de ne les condamner qu'à une prison perpétuelle ; mais pour convaincre le peuple de la justice de tant de feux allumés en différentes provinces du royaume , il voulait qu'ils fissent un aveu public des abus et des crimes qui se

commettaient dans leur société. Deux cardinaux furent députés pour assister à cette triste cérémonie. Le 18 mars 1314, on dressa dans le parvis de l'église de Notre Dame de Paris, un échafaud, où les deux légats montèrent, et se firent amener les chefs de la religion du Temple. Ils étaient quatre : Jacques de Molay, grand-maitre, qui avait eu l'honneur de tenir sur les fonds un des enfans du roi ; Gui, commandeur de Normandie, frère du Dauphin d'Auvergne ; Hugues de Péralde, grand visiteur de France ; et le grand prieur d'Aquitaine, qui, avant sa détention, avait eu la direction des finances du roi. On lut à haute voix la confession qu'ils avaient faite plusieurs fois, des abominations de leur ordre, et la sentence qui les condamnait à être enfermés pour toujours. Aussitôt un des ministres de Rome ( le cardinal d'Albane ) se leva et prononça un long discours, qu'il finit par sommer le grand-maitre de renouveler publiquement les aveux qu'il avait faits secrètement devant le pape. Mais il fut étrangement surpris, lorsque ce respectable captif, secouant les chaînes dont il était chargé, s'avança sur le bord de l'échafaud, avec une contenance assurée, et dit en élevant la voix, et regardant un bûcher que les bourreaux dressaient, comme si on eût dû le brûler sur-le-champ, en cas qu'il révoquât sa première confession : « L'affreux » spectacle qu'on me présente, n'est point capable de me faire confirmer un premier

» mensonge par un second : j'ai trahi ma cons-  
 » cience : il est temps que je fasse triompher  
 » la vérité. Je jure donc , à la face du ciel et  
 » de la terre , que tout ce qu'on vient de dire  
 » des crimes et de l'impiété des Templiers , est  
 » un horrible calomnie. C'est un ordre saint ,  
 » juste , orthodoxe : je mérite la mort pour  
 » l'avoir accusé , à la sollicitation du pape et  
 » du roi. Que ne puis-je expier ce forfait par  
 » un supplice encore plus terrible que celui  
 » du feu ! Je n'ai que ce seul moyen d'obtenir  
 » la pitié des hommes et la miséricorde de  
 « Dieu. » Gui , frère du prince Dauphin , tint  
 à peu près le même langage , et protesta haute-  
 tement de l'innocence de ses confrères. Les deux  
 autres , soit de bonne foi , soit par crainte des  
 plus rigoureux tourmens , persistèrent dans  
 leurs premiers aveux , et furent traités avec  
 douceur. On remarque qu'ils périrent misé-  
 rablement.

On devine l'embarras , pour ne pas dire le  
 dépit et la confusion des légats , qui ne s'atten-  
 daient point à cette étrange scène. Ils remirent  
 au lendemain à délibérer sur cet incident , firent  
 descendre ces infortunés seigneurs de dessus  
 l'échafaud , les livrèrent au prévôt de Paris , et  
 se retirèrent couverts de honte. Le roi , informé  
 de cette généreuse rétractation , assembla son  
 conseil sur-le-champ , sans toutefois y appeler  
 les clercs ; et le même jour vers le soir , les deux  
 coupables

coupables, Jacques de Molay, et Guy, frère du dauphin, furent brûlés tout vifs et à petit feu dans une île de la Seine, qui était entre le jardin du monarque et le couvent des Augustins. Tous deux montrèrent au milieu des flammes la même fermeté qu'ils avaient fait paraître dans le parvis de la cathédrale, et y tinrent à-peu-près les mêmes discours. Ils protestèrent de nouveau de l'innocence de leur ordre, et reconnurent humblement qu'ils méritaient la mort, pour être convenus du contraire en présence du pape et du roi. Cette constance étonna le peuple, qui donna des larmes à un si tragique spectacle; il crut qu'ils mouraient innocents; plusieurs personnes dévotes recueillirent leurs cendres, et les conservèrent comme de précieuses reliques. Mézeray dit que le grand-maître n'ayant plus que la langue de libre, et presque éteinte de fumée, s'écria à haute voix : *Clément, juge inique, et cruel bourreau ! je t'ajourne à comparaître dans quarante jours devant le tribunal du souverain juge.* Quelques uns ajoutent qu'il ajourna pareillement Philippe à y comparaître dans un an : sans doute que la mort de ce prince et celle du pape, qui arrivèrent précisément dans les mêmes termes, ont donné lieu depuis à l'histoire de cet ajournement fabuleux.

Ainsi le grand-maître, le frère du dauphin d'Auvergne, cinquante-neuf Chevaliers brûlés à Paris, neuf à Senlis, un grand nombre en

Provence, quoiqu'assurés de la vie s'ils convenaient de la dépravation de leur société, ont persisté jusqu'au milieu des flammes à soutenir la pureté de sa foi et la sainteté de ses constitutions. Qu'en conclure ? ou que le vice a ses martyrs, ainsi que la vertu, ou que l'affaire des Templiers est remplie de circonstances inexplicables.

Voici comme s'exprime un auteur qui fut témoin de leur supplice : c'est Godefroi de Paris, dont la chronique en vers se trouve à la suite du roman de Fauvel. MSS. du roi, 6812.

Diversement de ce l'on parle,  
 Et au monde en est grand'bataille :  
 Més je ne sçais que vous en die.  
 Li uns disent que par envie ,  
 Li autres disent autrement ;  
 Ne sai qui dit voit , ( \* ) ou qui ment ;  
 Vienne en ce qu'en doit avenir ,  
 Le monde convient de finir.  
 Tel vit en biau commencement ,  
 Qui a mauvais définiment.  
 L'on peut bien décevoir l'Eglise ,  
 Mais l'on ne peut en nulle guise  
 Dieu décevoir. Je n'en dis plus :  
 Qui voudra dira le surplus.

Les misérables Templiers étaient aussi persécutés presque dans tous les autres états de l'Europe. Le pape avait fait expédier diverses bulles ( le 30 décembre 1308 , ) qu'il avait envoyées dans toutes les parties du monde chrétien , avec

ordre d'informer contre une société dont les crimes méritaient une extinction totale et entière. Aussitôt les rois d'Angleterre, de Castille, d'Arragon, de Sicile, le comte de Provence, la plupart des princes, et même les archevêques d'Italie, firent arrêter tous les Templiers qui se trouvèrent dans leurs états. On mit des garnisons dans leurs commandemens; on saisit tous leurs biens; on travailla sans relâche de tous côtés à leur procès. Ils confessèrent en Angleterre, en Provence, à Ravenne, à Pise, à Florence, les mêmes abominations que ceux de France. Dans le royaume de Léon, un concile les déclara innocens, et cependant les renvoya au pape. Ceux d'Arragon se réfugièrent d'abord dans des forteresses qu'ils avaient fait construire à leurs dépens, pour défendre le pays contre les incursions des maures : delà ils écrivirent au pontife romain pour leur justification; ils lui remontrèrent qu'on les persécutait injustement; que leur foi était pure, et qu'ils en avaient souvent scellé la confession par l'effusion de leur sang; qu'un grand nombre de Templiers gémissaient actuellement chez les maures en d'affreuses prisons, dont on leur offrait tous les jours de leur ouvrir les portes, s'ils voulaient changer de religion; qu'il était honteux qu'on fit brûler comme infidèles des chevaliers dont les confrères, esclaves chez les ennemis du nom de Dieu, étaient exposés aux plus cruels supplices, comme chrétiens; que si quelques-uns de l'ordre s'étaient déclarés

coupables de grands crimes , soit qu'ils les eussent commis réellement , soit pour se délivrer des tourmens de la question , il était juste de les punir ; ou comme des scélérats , ou comme des lâches qui avaient trahi leur conscience , l'honneur de leur religion et la vérité ; mais qu'un grand ordre , qui , depuis deux siècles , avait si bien mérité de l'église , ne devait pas souffrir de la scélératesse ou de la prévarication de quelques particuliers ; qu'il était aisé de voir que leurs grandes richesses étaient la véritable cause de la persécution qu'ils essayaient ; qu'ils suppliaient sa sainteté , ou de les honorer de sa protection , ou de leur permettre , suivant l'usage de ce tems-là , de défendre eux-mêmes leur innocence les armes à la main contre des méchans et des calomniateurs. On ignore ce que Clément répondit à leur requête ; on voit seulement que le roi d'Arragon les assiégea dans leurs châteaux , les força , les fit prisonniers , les envoya en différentes prisons de son royaume , et que l'évêque de Valence eut commission du pape de leur faire leur procès.

Ainsi finit un ordre illustre , qui avait brillé pendant deux siècles , qui avait rendu de si grands services à la chrétienté par une valeur héroïque et par des exploits éclatans ; mais qui avait acquis des richesses prodigieuses , source faneuse d'orgueil et de corruption , qui le rendirent aussi odieux aux princes chrétiens , qu'il était redoutable aux infidèles.











